NERAÏR
ET
MELHOË,
TOME II.

NERAÏR ET MELHOË,

CONTE OU HISTOIRE.

Ouvrage orné de digressions.

TOME II.

Jocamur, non lædimus.



Imprimé à ***.
Chez *** rue *** à l'enseigne ***.

L'an de l'âge de l'Auteur 60.
M. DCC. XLVIII.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le deuxiéme Tome.

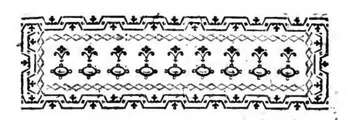
LIVRE QUATRIÉME.

LIVRE CINQUIÉME.

LIVRE SIXIÉME.

Fin de la Table.

NERAÏR



NERAÏR ET MELHOË, CONTE OU HISTOIRE.

LIVRE QUATRIÉME.

CHAPITRE I.

Description.

NERAÏR & Melhoë se regardoient en silence, lorsqu'ils entrerent dans une plaine spacieuse, au milieu de laquelle s'étendoit la Capitale de l'Empire Muguétien ; un double treilla-

ge, peint en gris de lin, & chargé de feſtons de fleurs, défendoit cette Cité ſuperbe contre les attaques de ſes ennemis.

Selon l'uſage, la Princeſſe avoit fait ſavoir ſon arrivée au Sénat; elle en trouva les Députés aux portes de la Ville. Leur Orateur s'étoit bien muni d'une harangue; mais elle ne ſe retrouva plus dans ſa tête lorſqu'il l'y chercha. Nerair, à qui la préſence peu redoutable de ces Ambaſſadeurs avoit rendu, & ſon humeur riante, & ſa ſécurité, s'égayant à leurs dépens: Si, dit-il, les Muguétiens ne ſont pas plus à craindre que ces Meſſieurs, il n'y a que de la honte à ſe laiſſer ſéduire par eux, & je ne vois aucune gloire à leur réſiſter.

En traverſant la Ville, les deux Amans furent étonnés de la grandeur des Places publiques, de la magnificence des Edifices, de la beauté des Canaux, des Fontaines, des

Obélisques & des Statues sans nombre qui la décoroient. Les rues étoient remplies d'un peuple oisif, qui ne s'occupoit que de danses, de concerts, de festins & de spectacles.

A distances égales, on voyoit le long des murs des tables chargées de miroirs & d'autres ustenciles de même espéce. Neraïr parut curieux d'apprendre leur usage ; la premiére Dame d'honneur se mit en devoir de le satisfaire : en son tems elle avoit fait un voyage à Muguetia, où, pour trophées de sa gloire, elle avoit laissé sa réputation avec tout l'attirail des bienséances. Ces tables, répondit-elle, sont des autels dressés aux Muguétiens. Je vous entens, repliqua Neraïr, les Muguétiens sont les Dieux qui s'adorent dans leurs miroirs ; ils sont eux-mêmes, & l'Idole, & le Prêtre. C'est devant ces miroirs, reprit la Dame d'honneur, qu'ils s'arment de cet éclat, qui leur

attire les vœux des mortelles, & qu'ils réparent les désordres survenus à leur coiffure, à laquelle les vents font de fréquentes insultes. Cet usage fut établi pendant une guerre terrible que les Papillons firent aux Muguétiens. Cette guerre, repartit le Prince, me donne une haute idée du Peuple qui l'a soutenue; si vous en savez la cause & les événemens, je vous prie de me les raconter. Pour obéir au Prince, la Dame d'honneur prit la parole à peu près ainsi:

CHAPITRE II.

Guerre des Papillons.

UN Papillon caracoloit un jour dans les campagnes de l'air; la prudence ne fut jamais la vertu d'un Papillon: la course de celui-ci étoit impétueuse, il donna étourdiment

dans le vuide d'un maron de la chevelure d'un galant Muguétien, l'homme de ſon tems le plus magnifiquement poudré. Le Papillon ſe trouvant logé à l'étroit, l'amour de la liberté ſe fit ſentir à lui ; pour la recouvrer, il employa les derniers efforts, & ce ne fut qu'en détruiſant ſa priſon qu'il en put ſortir.

Le Muguétien, un Achille par ſa fureur, enflammé d'un déſir de vengeance, chercha long-tems ſon ennemi, mais il avoit diſparu. Comment me préſenter, s'écrioit-il, en écumant de rage ? je ſuis fait comme un fol, mon rendez-vous eſt à vau-l'eau ! Un homme à bonne fortune qui perd un rendez-vous, communément perd la tête avec. Celui-ci porta ſes plaintes au Sénat, ſans s'amuſer à demander une ſatisfaction, ce qui eût été plus ſage, à une étourderie, on répondit par des hoſtilités. Maint Papillons, aux aîles dorées,

perdirent alors la vie, & leurs dépouilles en trophées, furent mises dans des porte-feuilles.

A leur tour les Papillons s'armerent, & formerent des alliances avec des insectes volatiles, & les enfans d'Eole. Tous de concert, fondirent sur les chevelures Muguétiennes, & immortalisant leurs vengeances, ils mirent les frisures sans dessus dessous. Véritablement de pareils succès étoient achetés par la perte d'un grand nombre de Papillons & d'autres insectes. Quant aux enfans d'Eole, ils en étoient quittes pour quelques imprécations, dont on les chargeoit en queue; mais autant en emporte le vent.

Ce fut alors que le Grand Artoxis, homme d'un génie vaste & profond, inventa l'éventail, arme de défense & d'attaque, & qu'il fit placer le long des rues les toilettes que vous voyez.

Cependant la guerre traînant en longueur, les Muguétiens se trouverent si cruellement dépoudrés & défrisés, qu'en qualité d'aggresseurs, ils eurent l'honneur de demander la paix. On ne la leur accorda qu'à de dures conditions, dont la premiére fut, que les Muguétiens prendroient les mœurs des Papillons : aussi, depuis cette paix honteuse, leur Empire commença à décroître. Ce n'est pas la décadence de cet Empire qui doit étonner, dit Neraïr en riant, c'est son élévation.

A peine la Dame d'honneur avoit-elle achevé son récit, que la Princesse arriva au Palais qui lui étoit destiné. En entrant dans son appartement, elle le trouva meublé de tous les desœuvrés de la Cour & de la Ville, les derniers sots, les premiers ridicules.

CHAPITRE III.

Zinzolin.

PArmi ces petits illustres, un sur tous se distinguoit par ses empressemens extravagans; afin qu'on ne pût ignorer ses prétentions sur Melhoë, il se placa vis-à-vis. La lorgnette est le double simbole de l'attention & de la curiosité; le Muguétien dirigea la sienne sur la Princesse. Ce jeune-homme, vêtu de la maniére la plus galante, portoit un habit couleur de rose, tout pretentaillé. L'observateur serrant ensuite son télescope, s'approcha de Melhoë, lui fit un compliment fort plat, & continuant de parler, quand il cessa, il fut prouvé qu'il n'avoit rien dit.

Quel est cet Original, demanda Neraïr à un étranger, avec lequel il venoit d'ébaucher une connoissan-

ce ? C'eſt ; répondit celui-ci, le Grand Zinzolin, le Muguétien à la mode. Mais franchement, repliqua le Prince, en conſidérant Zinzolin de la tête aux pieds, voilà une mode fort ridicule.

Avec une aſſez jolie tête, Zinzolin avoit un corps très-noblement mal fait. Quoiqu'il ne manquât pas totalement d'eſprit, il négligeoit ſouvent d'en faire uſage : il étoit galant par état, plaiſant par étude, & bel eſprit ſous le bon plaiſir d'autrui ; vif & étourdi, parce qu'il avoit ouï dire que la vivacité eſt agréable au ſexe.

Par modeſtie, il ſe diſoit trop intereſſé pour rendre des ſoins à une ingrate : cet aveu fait, rencontroit-il quelque étrangére de figure aimable, il ſe tuoit de dire qu'il la trouvoit charmante, l'obſédoit par-tout de ſa préſence, & la ſaluoit d'un air de miſtére : en embuſcade aux por-

tes des maiſons, où elle alloit le plus ſouvent, il y entroit avec elle, la lorgnoit, & l'accabloit de complimens; enſuite, fort ſpirituellement il lui diſoit quelque rien à l'oreille. Un mot à l'oreille d'une jolie femme, étoit pour le ſpectateur, tout au moins, l'aſſignation d'un rendez-vous. Bientôt une hiſtoire couroit la Ville, car le peuple Muguétien, alternativement ſot & crédule, étoit toujours malin; les deux premiéres qualités donnent la troiſiéme: chacun y publioit des avantures qu'il feignoit de croire, afin que par reconnoiſſance on mît en crédit celles qui couroient ſur ſon compte. Zinzolin, bien informé du bruit public, alloit alors incommoder quelque autre femme de ſes ſoins. L'inconſtance de Zinzolin prouvoit invinciblement qu'il avoit réuſſi auprès de la délaiſſée, qui, à ſon tour, s'eſtimoit heureuſe d'avoir perdu ſa répu-

tation, puisque Zinzolin étoit parti avec elle. C'est par cette savante maniére de se comporter, qu'il s'étoit élevé au grade sublime d'homme à la mode.

Chapitre IV.

Tête-à-tête.

NErair, en train de faire des questions, n'eût de long-tems fini, si par un signe Melhoë n'eût averti sa nouvelle Cour, qu'on se retirât. L'attentif Zinzolin entendit seul le signe de la Princesse, & se retournant du côté de ses Rivaux en fatuité, il leur apprit qu'on vouloit le voir sans témoins.

Dans le moment les paroles de Zinzolin volerent d'une oreille à l'autre, & tout le monde sortit, comme les loix des Muguétiens l'ordonnoient en pareille occasion.

Melhoë, ſurpriſe que Zinzolin eût négligé de prendre pour lui l'ordre général qu'elle avoit donné, attendit que ſa politeſſe le fit ſortir, mais il étoit occupé de bien d'autres penſées.

Zinzolin, debout vis-à-vis la Princeſſe, fit trois ou quatre grands éclats d'un rire imbécile, interrompus par des ſignes ridicules, que les Muguétiens appelloient des mines; enſuite il prit un ſiége, & ſe plaça à côté d'elle. Cette inſolence déplut à Melhoë; pour la calmer, Zinzolin ſe jetta à ſes genoux; & elle le repouſſa avec indignation : Zinzolin ſaiſit une main de la Princeſſe, ſur laquelle il imprima le baiſer le plus effronté. La Princeſſe, irritée de tant de manquemens, lança ſur le Muguétien un regard mépriſant, qui le fit rentrer en lui-même. Il conçut alors que Melhoë vouloit être attaquée dans les régles, fort étonné

cependant qu'elle desapprouvât des manières que jusques à ce moment il avoit employées avec tant de succès auprès de toutes les Muguétiennes.

Alors il composa son maintien, & mit fin à cette scéne muette par le propos le plus extravagant ; c'étoit une déclaration en trois points, mais d'un stile si singulier, que la Princesse, ne sachant comment prendre le même ton, la laissa sans réponse.

Le silence de Melhoë, selon Zinzolin, valoit un consentement. Pour mettre la forme du respect au triomphe qu'il méditoit, il fondit aux genoux de Melhoë, qui, ignorant les égards dûs à un homme à la mode, lui signifia qu'il n'étoit qu'un sot. Une pareille réponse devoit produire un coup de théâtre par la fuite de Zinzolin ; point du tout. Pour retenir la Princesse qui s'éloignoit de

lui, il s'empara d'une de ses mains: la contrariété des mouvemens que Zinzolin & la Princesse faisoient en même-tems, fut fatale au premier, qui perdant l'équilibre, se trouva étendu le nez contre terre. Un événement aussi peu prévu, étourdit Zinzolin, persuadé pour cette fois qu'il perdoit son tems auprès de la Princesse, il la quitta.

CHAPITRE V.

Occupations d'un homme à la mode.

DE retour chez lui, Zinzolin ne vit qu'avec douleur, que le déchet de ses agrémens le mettoit dans l'impossibilité d'en imposer au Public par des airs à bonne fortune. Après s'être fait pancer, il se mit à réver tristement aux moyens de cacher sa disgrâce; car il se regardoit comme deshonoré, que la Princesse

eût osé lui résister en face, & comme perdu, si le Public en étoit informé. Une idée lui vint, qui le fit sourire, aussi-tôt la sonette joua.

Parmi le grand nombre de domestiques que Zinzolin avoit à son service, & non à ses gages, étoit un Valet de chambre, Poëte : celui-ci se croyoit un grand homme dans son art, & avec d'autant plus de raison, qu'il avoit un talent supérieur pour la direction d'une affaire de galanterie, pourvu qu'il n'en fût pas le héros. En idiome du Parnasse, il s'appelloit Akouaki, nom qui ne peut se rendre vulgairement, que par celui de Christophe du Laurier : ce qui surprendra mon Lecteur, le Poëte avoit un grand mépris pour ses confreres, qu'il regardoit tous comme des ignorans.

L'entousiasme poëtique donnoit à Christophe du Laurier la phisionomie d'un veau qui broute l'herbe :

toute la vie il avoit loué les Grands ſur leur amour pour les lettres, & ſur la protection qu'ils donnoient aux arts. Ceux-ci, dans le doute affreux, ſi cet éloge étoit une ſatire traveſtie, ou une maniére nouvelle d'extorquer les bienfaits, s'en étoient tenus au parti de l'ingratitude le plus ſûr & le moins honorable, lui permettant cependant de boire avec leur livrée. Quel chûte pour un homme accoûtumé à ſe deſaltérer dans le creux de la main des Muſes, filles de Jupiter!

A force d'intrigues, du Laurier, parvenu enfin à connoître les gens de Zinzolin, s'étoit fait préſenter à leur Maître avec un paſſe-port, portant pour titre: *Poëme à Monſeigneur de Zinzolin.* Quoiqu'il ne connût pas ſon Héros, il lui prodiguoit ces louanges fades & hiperboliques, dont pour l'ordinaire on accable ceux qui n'en méritent aucune. Le Poë-

Poëme en queſtion étoit à la vérité une de ces Piéces de reſerve, dont tout Panégiriſte indigent a ſon porte-feuille rempli. Zinzolin, ſéduit par l'amour de la nouveauté, avoit pris Chriſtophe à ſon ſervice, en qualité de Valet de chambre Poëte, avec l'adminiſtration générale de ſes plaiſirs.

Fermez la porte, dit Zinzolin au Valet de chambre Poëte, qui étoit entré au bruit de la ſonette ; je ſuis tombé, continua-t'il, en deſcendant les eſcaliers d'une maiſon, dont je ſortois ſans lumiére ; vous devinez bien pourquoi ? Du Laurier prit alors un air miſtérieux. Allez, pourſuivit Zinzolin, écrire un billet de remerciment des bontés qu'on a eues pour moi ; marquez que ma chûte n'eſt rien, car il faut conſoler cette infortunée, qui, ſans doute, eſt dans un état déplorable. Le Poëte ſortit.

Quelques momens après il rentra, apportant le billet; Zinzolin après l'avoir lu, demanda une jouiſſance: il donna une idée du portrait de l'Héroïne, & des circonſtances qui devoient accompagner le don de ſes faveurs. Vous aurez ſoin, ajoûta Zinzolin avec un ton d'importance, de gliſſer adroitement, que cette conquête ne m'a coûté que deux heures.

Langevain ſe retira, & ſon Maître ordonna à ſon Eſclave confident de ſe mettre en faction à deux portes de celle du Palais de la Princeſſe, & de ne quitter ſon poſte qu'au petit jour.

Le tout ainſi arrangé, Zinzolin, fatigué de n'avoir rien fait, s'endormit, bien réſolu de ne ſe lever que très tard, ſe perſuadant que ſi le Public pouvoit croire qu'il étoit bien avec Melhoë, qu'elle ſeroit forcée de ſe donner à lui, pour mettre à

profit la perte de ſa réputation ; qu'au pis-aller, ſi elle continuoit à lui réſiſter, le Public prévenu croiroit le contraire. Un pareil arrangement n'eſt pas ſelon les régles de l'auſtére probité ; mais un homme à bonne fortune n'eſt pas obligé à tant de délicateſſes.

Au réveil de Zinzolin, ſon Poëte lui remit la jouiſſance qu'il avoit commandée. Le Maître critiqua, effaça, admira, & fit faire des copies de ce nouveau chef-d'œuvre. Bientôt à ſon tour l'Eſclave confident rapporta qu'il s'étoit comporté de façon, que pluſieurs Muguétiens l'ayant apperçu, l'avoient chargé avec un ſourire malin d'en faire leurs complimens à ſon Maître.

Zinzolin, très-content d'entendre une ſi bonne nouvelle, diſtribua à ſes Emiſſaires ſecrets les copies de la jouiſſance qu'ils répandirent dans la Ville, où elles coururent & fu-

rent multipliées. Cette Piéce de vers étoit une nouveauté, on l'admira comme telle, & chacun, émerveillé de la belle & longue défenſe de Melhoë, la célébra dans de petits Poëmes inſipides, auxquels par grace on donnoit les noms de chanſons & d'épigrammes. On a même prétendu, que par les ordres de Zinzolin, du Laurier fut le premier à donner le ton; mais il n'eſt pas croyable qu'un homme à la mode ſoit capable de pareille perfidie.

Les Muguétiennes, ſans ſavoir ce qui en étoit, affirmerent la vérité de cette hiſtoire. Toutes dirent avoir de bonnes raiſons pour la croire, les principales étoient, le déſir prétendu que la Princeſſe avoit montré de reſter ſeule avec le ſublime Zinzolin, l'Eſclave de celui-ci, trouvé pendant la nuit aux environs du Palais, les heures du coucher & du lever du Héros à la mode, la jouiſſance

enfin, dont le ſtile, ſelon elles, voluptueux & touchant, exprimoit cette ſituation tendre d'une ame fortement occupée du bonheur dont elle vient de jouir; tout cela compoſoit un corps de preuves, qui ſe trouva conſidérablement groſſi, quand chaque femme y en eût ajoûté une de ſa façon. Zinzolin apprit avec joie l'heureux effet de ſon ſtratagême; pour en aſſurer le ſuccès, il ſe hâta de paroître aux yeux de la Princeſſe.

CHAPITRE VI.

Originaux.

A Son lever elle avoit reçu grand nombre de complaintes galantes; il étoit d'uſage à Muguetia que les ſots écriviſſent aux femmes dont ils n'étoient pas connus, pour leur apprendre la flateuſe nouvelle *qu'il*

ne tenoit qu'à elle de les aimer. Cette témérité méprisante, loin d'offenser, réussissoit toujours auprès de celles qui pour se rendre, n'en demandoient que le prétexte. Melhoë, à qui il étoit difficile d'en inspirer le désir, dès qu'elle apperçut le Prince, le chargea de répondre à tous ces Placets.

Quand le cercle fut formé autour de Melhoë, Neraïr se doutant que les Auteurs des lettres avoient été les plus diligens à se montrer, ouvrit le porte-feuille, & en prit une au hazard, dont il fit la lecture à haute voix. Le stile en étoit froid & douloureux : dans une rougeur discrette, qui colora en ce moment le front de Feramnés, on reconnut les mouvemens de la tendresse paternelle.

Feramnés avoit été la veille un des premiers à rendre des devoirs à la Princesse. Dès-lors il avoit conçu de petits projets sur elle, dont pour ac-

célerer la réuſſite, il voulut ſur le champ lui faire confidence. Melhoë, ne comprenant rien au jargon de Feramnés, Neraïr l'avoit aſſurée que le mot de l'énigme étoit *déclaration*. Feramnés, bleſſé de cette raillerie, avoit couru s'enfermer chez lui.

Cet acte héroïque avoit été bientôt ſuivi du repentir ; mais le repentir le fut à ſon tour de la triſte lettre dont nous parlons, & d'un torrent de Vers d'un ton ſi lamentable, que l'Auteur en faiſoit pitié à tout le monde. Eh ! franchement, rien n'eſt ſi triſte qu'un triſte perſonnage tel que celui-là, quand l'amour ſe loge dans ſa tête : auſſi les femmes ſe ſeroient fait un crime de lui rien accorder, ſe perſuadant qu'un homme né avec le don pathétique de ſe plaindre de leurs rigueurs, en a un médiocre pour mériter leurs graces. En effet, pourquoi tant ſe lamenter ? Avec un certain talent un hon-

nête homme trouve par-tout le débit de sa personne.

L'intérêt animoit toutes les démarches de Feramnés, il étoit faux dans sa conduite, & précieux dans ses discours. Sans esprit, cherchant à s'exprimer avec élégance, sa langue bégayoit, & par des sons mal articulés, annonçoit néanmoins très-intelligiblement que Feramnés n'étoit qu'un sot.

Zinzolin, armé de toute son effronterie, arriva en ce moment; dès qu'il parut, on s'ouvrit pour laisser passer le tiran des ruelles : le succès prétendu qu'il avoit eu auprès de Melhoë, augmentoit encore le respect qui lui étoit dû, en qualité d'homme à la mode. Dès qu'il fut placé, Neraïr reprit sa lecture.

La seconde lettre que le Prince lut, étoit un chef-d'œuvre d'impertinence : on s'étonna de l'assortiment extravagant de galanteries,

d'équivoques & d'insipidités qui la composoient. On devoit ce chef-d'œuvre à Lemanos ; un de ses bons amis l'apprit à Neraïr. Jusqu'au moment où l'on éclata de rire au nez de l'Auteur, il crut son ouvrage admiré ; mais il ne cessa pas de le croire admirable. La nature avoit donné une vanité insolente à Lemanos, dont tout le mérite étoit en prétentions. Lemanos étoit heureux, il se croyoit digne d'envie : quant à sa figure, on ne pouvoit la comparer qu'à une tête de cire, qu'on auroit exposée à un grand feu, tant les traits du visage de Lemanos avoient chacun empiété sur le département de ses voisins.

Après la lecture d'une troisiéme lettre assez platte, remplie de fades plaisanteries & d'un tour forcé, vainement on en cherchoit l'Auteur : en entendit Santomar assurer alors à Melhoë, que la lettre étoit char-

mante. Zinzolin fit remarquer ce propos à tout le monde. Il eſt décidé, dit Neraïr, que celui qui eſtime cette Epître ne peut en être que l'Auteur. Il eſt vrai, reprit Zinzolin, que Santomar garde toujours l'anonime pour pouvoir louer ſes ouvrages à ſa fantaiſie.

Santomar étoit un petit homme, un peu ſpirituel, un peu ſot, très-fat, & contrefaiſant aſſez bien l'honnête homme, pourvu qu'on ne s'en tînt qu'à ſes propos. Il n'envioit au ſurplus que le titre du premier Génie de ſon ſiécle; par accommodement on lui accordoit celle du dernier.

L'ennuyeux porte-feuille fut enfin livré à l'anti-chambre, qui trouva même à s'en ennuyer, quoique ces habitans s'amuſent ſouvent à lire ce qu'ils n'entendent point.

Zinzolin avoit imaginé qu'un maintien reſpectueux le raccommoderoit avec la Princeſſe, & en

imposeroit encore plus aux Muguétiens ; il connoissoit bien l'esprit de ses compatriotes. On le plaisanta sur le compte de Melhoë ; d'autres lui demanderent par quel accident son œil étoit en si mauvais état : il se contenta de répondre qu'il avoit fait une chûte. Toutes les chûtes font rire, on rit de celle de Zinzolin, & il fut constant qu'il y avoit là-dessous quelque mistére, qui n'étoit qu'à la gloire de Zinzolin, & au détriment de celle de Melhoë.

Elle n'avoit rien entendu de tout ce qui venoit de se dire, & Zinzolin n'avoit garde de lui en faire part. N'ômettant rien de ce qui pouvoit constater sa bonne fortune dans le monde, sous quelque prétexte il s'approcha de Melhoë, & adroitement laissa tomber à côté du siége, sur lequel elle étoit assise, le billet écrit par du Laurier ; bientôt après il disparut. Le reste de la journée la

Princeſſe fut en proie à la fatuité des Muguétiens, qui commençoient fort à l'ennuyer. Quelques regards de Neraïr furent le ſeul adouciſſement qu'elle trouva à ſa ſituation, à laquelle la nuit vint l'arracher. Neraïr s'endormit en penſant à Melhoë, & Melhoë veilla pour réver à ſon Amant.

CHAPITRE VII.

Singularité.

TAndis que la Princeſſe d'Orbaſſan repoſoit dans les bras de l'innocence, Neraïr curieux de voir les raretés de la Ville, preſqu'en quittant le Palais, rencontra Harmanide ſur ſes pas, c'étoit l'étranger avec lequel il avoit fait connoiſſance la ſurveille. Tous deux ils entrerent ſous de ſuperbes portiques, ſoutenus par quatre rangs de colonnes

qui formoient trois galeries immenſes ; celles du milieu qu'ils choiſirent, les conduiſit à un lieu vaſte, que cette galerie renfermoit dans un cercle, au ſein duquel étoit un Edifice à jour de forme circulaire, & d'une conſtruction élégante.

L'intérieur de l'Edifice dans lequel Neraïr pénétra, étoit ſpacieux, un double rang de colonnes des marbres les plus rares, ſoutenoit une coupole fort ornée ; la main du goût y avoit répandu les richeſſes.

Une table ronde & ſuperbement ſervie rempliſſoit l'eſpace du milieu de l'Edifice : du centre de la table s'élevoit un large piedeſtal, portant une ſtatue d'albâtre, repréſentant un jeune-homme d'une beauté parfaite : il étoit couronné de fleurs, la ſérénité regnoit ſur ſon front, un air riant animoit tous ſes traits ; le corps un peu panché, il entr'ouvroit ſes bras à demi étendus, & des pré-

ſens de différente nature rempliſſoient ſes mains. Une infinité de ſtatues placées dans l'intervale des colonnes, avoient la tête parée de couronnes de fleurs.

La nouveauté du ſpectacle qui frappoit le Prince, lui donna une curioſité qu'Harmanide ſe hâta de ſatisfaire. Le lieu où nous ſommes eſt, dit-il, Seigneur, le Temple des Muguétiens, & la grande Sale de leurs feſtins; & la figure que vous voyez, eſt l'image ſimbolique du Dieu qu'ils adorent ſous le nom du Souverain bienfaiteur. Ce Dieu ne s'annonce point par la crainte, l'amour ſeul le fait connoître; & au premier coup d'œil vous devez comprendre ſous quelle idée les Muguétiens conçoivent l'Etre ſuprême.

Les mêts qui couvrent cette table, ſont une offrande, qui tous les jours offerte à lui, ſert à la ſubſiſtance des voluptueux indigens, aux-

quels l'état fournit tous les autres genres de voluptés.

Quant au culte, Dieu n'exige, ſelon les Muguétiens, qu'une jouiſſance paiſible des biens émanés de ſa bonté. On lui offre cependant de l'encens, moins pour l'honorer, que pour donner aux hommes des préceptes de reconnoiſſance.

Ce que Muguetia a de plus brillant dans l'un & l'autre ſexe, ſe rend ici tous les matins revêtu d'une robe de gaze blanche, ſur laquelle tombe une étole de fleurs : chaque bel Adoleſcent, accompagné de ſa charmante Maîtreſſe, ſe préſente à l'Autel, & enſemble ils encenſent la Divinité. Quand toute la jeuneſſe s'eſt aquittée de ce devoir, de nouveaux mêts paroiſſent ſur cette table, & des vaſes remplis des vins les plus exquis, brillent ſur les buffets ſacrés. On s'aſſied alors, chacun ſe place auprès de ce qu'il aime ; on ſavoure

les mêts, on s'échauffe de vin. Les Philosophes, chargés de l'instruction de la jeunesse, égayent le repas par des plaisanteries fines & des railleries innocentes. Ceux-ci récitent des Vers, ceux-là débitent des maximes galantes ; l'un donne des préceptes de volupté, l'autre parle d'amour ; la jeunesse chante ses plaisirs ; le sacrifice est fait.

Les plus fervens adorateurs de la Divinité l'honorent, en s'abandonnant aux transports de ce plaisir, qui, ne déïfiant l'homme, helas ! que pour un instant, lui transmet le pouvoir de multiplier son image. Voilà ce qui rend les Muguétiens si redoutables à la chasteté des femmes, dont ils regardent la perte comme la seule offrande digne de la Divinité : c'est aussi ce qui inspire à quelques Muguétiennes, ce zéle violent qui les enflamme au point de ne refuser personne. Mais ces mis-

mistéres ne se célébrent que dans des lieux inaccessibles aux profanes : là sont des cabinets galans, & ornés de glaces, au milieu s'éleve un canapé, c'est l'Autel où l'Amour immole ses victimes.

Ceux qui, vieillis dans les bonnes fortunes, sont rebutés du sexe, pour annoblir leur condition présente, se qualifient de Sages. La sagesse n'est point pour eux le fruit lent d'une étude pénible : un Muguétien se trouve Philosophe au sortir d'un rendez-vous duquel il se sera mal tiré. Alors il se compose une Bibliothéque, dont auparavant il fait vœu de ne jamais lire un mot ; il associe ensuite quelque nouveau ridicule à ceux qu'il avoit déja, le voilà un grand homme. Cependant il est encore parmi eux quelques Philosophes aimables, mais l'espéce commence à manquer.

Les agrémens des Muguétiens

font leurs feules vertus, & leurs plaisirs leurs actes de piété. Leur Réligion a moins été imaginée pour les rendre vertueux, que pour faire leur bonheur. Quelle folie! il faut en convenir cependant, un homme avec une vraie idée du plaisir, & toujours présente, n'auroit garde de se rendre coupable, il seroit malheureux.

CHAPITRE VIII.

Contre-sens.

J'Obliois, continua Harmanide, de vous instruire de la partie la plus singuliére du culte des Muguétiens, ce sont les consolations qu'ils donnent aux mourans, & les honneurs qu'on leur rend après la mort.

Lorsqu'un Muguétien tombe malade, sa Maîtresse, ses parens, ses amis, & les plus aimables de Mugué-

tia, par les talens ou par les graces, ſe rendent en foule chez lui ; on ne le quitte plus ; on charme ſes maux par tout ce qui peut exciter des idées enchantereſſes ; tels ſont les ſecours qu'on ſe permet pour rétablir ſa ſanté. Si l'état du malade le menace d'une fin prochaine, on ne l'entretient que des voluptés de l'autre vie, toujours variées, toujours continues. Les tableaux qu'on lui en préſente, ſont peints avec des couleurs ſi vives & ſi riantes, qu'enfin on lui inſpire le déſir preſſant de les poſſéder. Il en va jouir, lui dit-on, ſon ſort eſt envié, il meurt content au milieu des embraſſemens de tout ce qu'il aimoit.

Alors on verſe ſur lui des parfums précieux, on le revêt d'habits magnifiques, une couronne de fleurs brille ſur ſon front, & les perſonnes qu'il chériſſoit le plus, portent ſon corps au milieu de ſa ſépulture.

Le Convoi n'offre que des images agréables ; on y chante, on y danſe, on boit, on rit, on fait mieux, on aime, & les Amans preſſent leurs lévres ſur la bouche de celle qu'ils adorent, en prononçant le nom du défunt. Ils ſont même obligés de ſe mettre en devoir de rendre à la ſociété ce qu'elle vient de perdre. Jugez s'il eſt ici fort affligeant de voir mourir quelqu'un.

Le lieu de la ſépulture des Muguétiens eſt une promenade publique, lieu vaſte, où l'on a raſſemblé toutes les beautés de la nature, & les ornemens de l'art. Là ſe donnent les rendez-vous, là on ne ſe voit que pour s'aimer, & on n'aime que pour jouir. Cette promenade offre toujours à l'Amant ſon Amante chérie, il y reſpire l'amour avec l'air dont elle eſt entourée, enfin, on y ſavoure le ſouvenir de ceux qu'on a perdu. O ſouvenir précieux! O ſeule

volupté des ames infortunées, malgré le pouvoir de la mort, tu nous rends la préſence des objets adorables d'amour & d'amitié que l'implacable nous a ravis !

Leur derniére demeure eſt dans un vaſte ſouterrain d'une décoration légére, que les Muguétiens appellent le Temple du Repos. Les morts y ſont inhumés au milieu de l'allegreſſe, & des acclamations de tout un peuple folâtre, & leurs obſéques finiſſent par un Bal au flambeau.

Enſuite on éleve une ſtatue à celui qu'on a inhumé, la dédicace en eſt accompagnée de cérémonies où la joie éclate. Si le défunt laiſſe des enfans ou des héritiers, ils placent ſon image dans le lieu où l'on s'aſſemble aux heures du repas; mais ſi ſa famille s'éteint en lui, ſa ſtatue eſt poſée, ou dans ce Temple, ou dans la promenade publique; & toutes les figures que vous voyez dans l'inter-

vale des colonnes, repréſentent autant de Muguétiens, dont les noms ont péri avec eux. Tous les matins on couronne de fleurs les images des morts, leur mémoire eſt célébrée dans des chanſons bachiques ou galantes, & ce n'eſt qu'avec tranſport qu'on ſe rappelle tout ce qu'ils avoient pour plaire. C'eſt ainſi que les Muguétiens ſe ſont efforcés de diſſiper les terreurs qui précédent & accompagnent la mort ; car ils n'ont point l'uſage ridicule de s'affliger de la perte de ceux qu'ils aiment, & encore moins de chercher leur conſolation dans l'oubli.

CHAPITRE IX.

Raiſonnemens à perte de vue.

TOut ce que vous m'apprenez, dit le Prince, me donne l'envie de connoître les mœurs de ce

peuple ; ce que j'en ai vu d'abord m'en a donné une idée desavantageuse : la jeunesse m'a paru fole & remplie de présomption, ce qui marque peu de mérite réel.

Les Muguétiens, reprit Harmanide, n'ont ni mœurs, ni caractére ; ils ont dégénéré des vertus de leurs ancêtres, plus sobres que leurs enfans dans la jouissance des voluptés : ce peuple doux, humain, léger, volage dans ses goûts, n'est constant que dans son attachement au plaisir. Mais il en a trop joui, il s'est trop accoûtumé à ses idées ; dès qu'elles deviennent nécessaires, elles perdent cette nouveauté qui pique ; & déja les Muguétiens ne connoissant plus le plaisir, le désirent quand il est avec eux. Le plaisir ne nous a été donné que comme délassement, un travail sans douleur doit le précéder & le suivre. Le travail entretient notre sensibilité ; la douleur

même eſt quelquefois utile à l'homme : c'eſt un poiſon qui ſe mêle à nos alimens pour les rendre plus ſalutaires. Supprimez les peines de la vie, elle n'eſt plus qu'un ſommeil létargique.

Pour le Sage, la volupté eſt un ſentiment qui ſe nourrit de l'impreſſion agréable des objets qui l'entourent : on peut le comparer à l'abeille, qui compoſe ſon miel des ſucs enlevés ſur différentes fleurs. Pour les Muguétiens, la volupté n'eſt qu'un art forcé ; par vanité on irrite ſes goûts, on voudroit déſirer, on peut jouir : le repos fatigue les Muguétiens, & l'idée du travail les effraie. Quel état ! En un mot, la vanité a donné aux Muguétiens tous les vices, & les vices les rendent malheureux.

La mode, continua Harmanide, eſt la ſouveraine maîtreſſe de ce peuple ; elle diſpoſe des goûts, fait pen-

ſer & agir. Ses loix ne ſont au commencement qu'un ſimple caprice, & lorſqu'elles ont reçu une approbation générale, c'eſt un air, il n'eſt plus permis d'en appeller ; mais inconſtante, elle reprouve ce qu'elle a établi la veille, ſon empire varie comme la ſurface de l'onde. Il eſt des modes pour tout, & on voit juſqu'à des mœurs à la mode, qui ordinairement deshonorent, & celui qui les met en crédit, & ceux qui les adoptent.

L'amour de la nouveauté a un tel empire en cette Ville, que le charme le plus attrayant que puiſſe avoir un homme aux yeux d'une femme, eſt de lui offrir un viſage inconnu : rien n'eſt comparable aux agrémens d'un dernier venu ! Les femmes à leur tour éprouvent à peu près le même ſort, les derniéres entrées dans le monde y paroiſſent les plus charmantes. Si cependant par une

imprudence qui n'a point d'exemple, quelqu'une s'avisoit de conserver sa beauté, avec toutes ses graces, elle se verroit confinée dans le galetas des atours de sa trisayeule. Aussi pour les sauver de cet affront, la nature bienfaisante les fait-elle vieillir en quatre matinées.

Les faux airs ont porté ici quelques maris à chercher à procurer des Amans à leurs femmes ; mais s'il est peu de galans qui veuillent être présentés de si mauvaise main, il est encore moins de femmes qui pour un pareil choix veuillent s'en rapporter à un mari. Par ces maniéres détachées, ces Messieurs pensoient se donner un grand relief. Souvent on ne s'éleve au-dessus des préjugés qu'en se mettant de niveau avec le mépris.

Les Muguétiennes sont médisantes, & la calomnie ne leur coûte rien : c'est la vertu qu'elles haïssent

dans celles qu'elles perſécutent; elles voudroient anéantir ce Juge ſévére qui les condamne, & groſſir le nombre des compagnes de leur honte, ſans augmenter celui des rivales de leurs plaiſirs. Un pareil arrangement eſt impraticable.

CHAPITRE X.

Impudence de Zinzolin.

HArmanide achevoit à peine ces derniers mots, que le Temple fut tout-à-coup rempli par un nombre immenſe de Muguétiens des deux ſexes. De quel coup fut frappé Neraïr! lorſqu'au milieu des Muguétiens il apperçut la Princeſſe qu'ils conduiſoient en triomphe au pied de l'Autel, où les loix des épreuves devoient lui être lues. Neraïr ne vit qu'avec effroi le commencement de cette cérémonie; pour s'en épar-

gner le ſpectacle, il s'éloigna avec Harmanide.

Après qu'on eût offert à la Divinité l'encens qui lui étoit dû, la Princeſſe, obligée d'aſſiſter au feſtin des Muguétiens, prit ſa place entre deux vieillards, refuſant ainſi celle que Zinzolin avoit eu la galanterie de vouloir lui donner auprès de lui.

Tout autre que Zinzolin eût été humilié du peu de cas que la Princeſſe marquoit faire de ſa perſonne, en lui préférant celle de deux vieillards ; mais c'étoit un homme à grande reſſource, qu'il trouvoit dans le fond inépuiſable de ſa vanité : il penſoit que la Princeſſe le trouvoit dangereux, & que le refus qu'il avoit eſſuyé de ſa part, pouvoit produire un grand effet, s'il ſavoit en tirer parti.

Zinzolin avoit à ſes côtés une jeune Muguétienne, nommée Almenire ; c'étoit une femme à bonne for-

tune. Dès ses premiéres années elle avoit brisé avec les bienséances d'une maniére si éclatante, que lorsqu'il fut question de lui faire subir les épreuves, par une distinction à elle particuliére, on l'en dispensa. Inconstante, fausse & envieuse, elle étoit sans foi. Zinzolin honora la Muguétienne d'un regard qui produisit un tel embrasement dans le cœur d'Almenire, qu'elle y répondit par les agaceries les moins équivoques auxquelles il s'abandonna.

De tems à autre cependant, quoiqu'il eût un air froid avec la Princesse, il lui sourioit en fixant des yeux tendres sur elle. Almenire par le grand interêt qu'elle prenoit en général à tous les hommes, ne perdoit pas un des mouvemens du Héros de la mode : allarmée de sa conduite, elle craignit qu'il ne renfermât dans son sein le projet perfide d'amuser deux femmes à la fois. Ce

genre de partage étoit si odieux à Almenire, que plûtôt que de le tolérer, sur l'heure même elle se fut livrée aux embrassemens de tous les Muguétiens. Cherchant donc à décider Zinzolin en sa faveur, & à l'occuper tout entier, car elle étoit persuadée que Melhoë lui avoit tout accordé, fondé sur ce qu'à la place de la Princesse elle ne lui eût pas été cruelle, elle fit à Zinzolin certaine galanterie, dont le spectateur rougit. Elle crut alors avoir triomphé de la beauté de la Princesse d'Orbassan, & de la liberté de Zinzolin, qui triomphoit à son tour de toutes les extravagances d'Almenire. Les Muguétiens ouvroient de grands yeux, & par la jalousie de la Muguétienne & l'air froid dont Zinzolin honoroit la Princesse d'Orbassan, étoient confirmés dans la mauvaise opinion qu'ils avoient de la conduite de la Princesse.

Après la fin de la céremonie, Melhoë fut reconduite à ſon Palais par les principaux Muguétiens : Zinzolin voulut bien groſſir ſon cortége de tout ce qu'il avoit d'airs importans.

CHAPITRE XI.

Service de Fadel-ouk-kan.

LA Princeſſe s'étoit à peine rendue chez elle, que Fadel-oukkan s'y montra. La nature avoit imprimé ſur le front de Fadel-ouk-kan toute la baſſeſſe de ce qu'il avoit dans ſon ame, dont la fauſſeté étoit exprimée dans l'air contraint de ſa perſonne. Il étoit orgueilleux & timide ; recevoit-il un bienfait, il ſe diſoit le bienfaiteur. Fadel-ouk-kan mentoit avec dignité, & parloit toujours de ſa probité, parce que perſonne n'en avoit rien à dire. D'ail-

leurs, il ſe vantoit de devoir ſon être à vingt grands perſonnages, qui tous y avoient eu part ; mais il en eſt des enfans à pluſieurs peres, comme des ouvrages faits par une ſociété de Savans : rarement ſont-ils eſtimés.

Fadel-ouk-kan n'eut jamais eu l'audace de ſe préſenter aux yeux de Melhoë, ſi le déſir de nuire ne lui en eût donné le courage. Il avoit ſu les bruits de la Ville ſur l'avanture de Zinzolin, que par vanité il ne croyoit pas : malheureux en amour, il ne devoit pas convenir qu'il y eut des Amans favoriſés, c'eut été ſe dire des injures à ſoi-même. Il s'étoit informé de toutes les particularités de cette nouvelle, qui fut miſe dans la Gazette de Hollande de ce tems-là, & qui par ſon autenticité, mériteroit bien de ſe trouver aujourd'hui dans celle de Bruxelles.

Le galant Fadel-ouk-kan guinda ce je ne ſais quoi, qu'il appelloit ſa figu-

figure, ſur deux pieds qui en dépendoient : ſes Rivaux occupoient un poſte qu'ils n'avoient garde de lui céder ; mais avec l'aide de ſes coudes, il força les retranchemens qu'on lui oppoſoit, & parut enfin aux yeux de la Princeſſe, que la foule emprisonnoit. Dès qu'il la vit, il commença par être jaloux de Zinzolin & de ſes confreres ; telle étoit ſa jalouſie, que quelque part où il portât ſes pas, il ſe perſuadoit qu'on alloit ſur ſes briſées.

Quoiqu'il ſoit impoli de rire au nez de quelqu'un, Neraïr éclata en voyant la figure de Fadel-ouk-kan. Celui-ci, trop occupé de ſon maintien, que la preſſe avoit dérangé, ne vit rien de l'action du Prince : les vanités ſans titre ſont les plus confiantes & les plus ridicules. Le Muguétien, s'approchant de Melhoë, lui apprit dans un compliment aſſez adroit, qu'il en valoit bien un autre.

Neraïr, qui se chargeoit volontiers de répondre pour la Princesse, en félicita Fadel-ouk-kan.

Celui-ci apprit alors à Melhoë tout ce qu'on publioit contre sa réputation, & il lui remit un exemplaire de la jouissance insipide publiée par Zinzolin, avec le billet en original que du Laurier avoit écrit, & dont celui qui l'avoit ramassé derriére le fauteuil de Melhoë, avoit répandu des copies. Quoique Fadel-ouk-kan ignorât que ces deux Piéces vinssent de Zinzolin, il assura à la Princesse, & sur son honneur, (serment équivoque) qu'elles étoient de l'homme à la mode. La grande preuve qu'il en avoit, & qu'il cacha à Melhoë, étoit la passion extrême que la chose fut ainsi. Ensuite il fit l'histoire scandaleuse de la Ville, c'étoit l'exorde qui précédoit toujours son panégirique.

CHAPITRE XII.

Intrépidité de Zinzolin.

SI Melhoë s'irrita de l'insolence de Zinzolin qui avoit disparu, Neraïr, plus jaloux de la gloire de la Princesse que de la sienne propre, n'apprit qu'avec douleur que sa réputation eût reçu des atteintes. Ce n'est point assez que celle qu'on aime mérite l'estime du monde, il faut qu'elle en jouisse. Le mépris, dont on la couvriroit, ne s'étendroit point jusqu'à son Amant, mais il feroit son supplice : un Amant, en perdant l'idée flateuse que son sort est envié, perd aussi son bonheur, & bientôt son amour.

La vengeance, a-t'on dit, est le plaisir des Dieux, il doit donc être celui des femmes, les Déesses de la terre : en cette qualité la Princesse

d'Orbaſſan brûloit du déſir de confondre l'impoſture du perfide Zinzolin, mais le moyen ! l'homme à la mode donnoit le ton, il étoit l'idole des Muguétiennes, & le modéle des ridicules des Muguétiens. Cependant lorſqu'il reparut aux yeux de Melhoë, elle ne put ſe contenir. Zinzolin avec un front de héros, fit l'ignorant, & deſavoua tout. Enſuite regardant ſon accuſateur, Zinzolin avoit été averti, il ajoûta que cette tracaſſerie étoit digne de Fadel-ouk-kan.

A ces mots tous les yeux ſe fixerent ſur celui-ci, qui ſortit en jurant qu'il auroit raiſon de l'inſulte qu'il venoit d'eſſuyer ; mais lorſque par réflexion il conſidéra que la vengeance eſt accompagnée du péril, il aima mieux abandonner les interêts de ſa réputation, que de faire courir des riſques à ſa perſonne.

Le deſaveu de Zinzolin produiſit

cependant un effet contraire à celui que la Princeſſe en devoit attendre. Chaque Muguétien, nourriſſant ſes eſpérances chimériques de l'idée du ſuccès de Zinzolin, ne vouloit pas ſe dire qu'il eût échoué, & les femmes de rebut, qui, au défaut des amuſemens de l'amour dont elles ſont privées, n'ont de paſſion que pour la calomnie, furent toutes pour Zinzolin.

Cependant le ſublime Chriſtophe du Laurier ſe mettoit en quatre pour faire éclater le bonheur de ſon Maître, qui lui avoit confié le nom de l'Héroïne de ſon Roman. Tous les jours Chriſtophe publioit des Vers paſſionnés, dans leſquels il déſignoit adroitement la Princeſſe d'Orbaſſan : à toute heure du jour il ſe montroit chez elle, comme s'il venoit s'y aquitter de quelque commiſſion ſecrette. Du Laurier en fit tant, qu'Almenire exigea un ſacrifice de

ſa Rivale, & en plein ſpectacle. L'homme à la mode, qui n'y devoit rien perdre, le promit d'autant plus volontiers, que quitter Melhoë, c'étoit avouer modeſtement qu'il l'avoit eue.

Le jour que la Princeſſe étoit obligée, ſelon les loix de Muguetia, de ſe montrer au ſpectacle, l'Adonis Muguétien arriva chez elle avec un air penſif, qui ne le quittoit jamais. Pourquoi cet homme, demanda le Prince à Harmanide, eſt-il auſſi réveur qu'un réformateur d'Etats ? C'eſt, répondit celui que l'on queſtionnoit, qu'il eſt abſorbé dans le grand projet de donner une haute opinion de lui. Je ſuis au fait, répliqua Neraïr, Zinzolin cherche la pierre philoſophale.

CHAPITRE XIII.

Petits détails.

LA vanité eſt un état de contemplation ; qui s'admire n'eſt l'admirateur de perſonne. Le Prince fut revolté de la vanité de Zinzolin ; peut-être que la jalouſie eut quelque part au ſentiment de Neraïr : quoiqu'il en ſoit, Neraïr avoit raiſon, & Zinzolin n'avoit pas tort. Si la fatuité déplaît aux hommes, les femmes bien plus indulgentes en font cas ; elles ne prennent ceux qui les approchent que pour ce qu'ils ſe donnent. La ſeule Melhoë penſoit comme Neraïr ſur le compte du Héros de Muguetia.

Il voulut achever d'en impoſer à la Princeſſe, en faiſant montre de ſes connoiſſances. Zinzolin parla *découpures, pretintailles, volans, mou-*

linets, & fit l'hiſtoire des modes de l'année, qui fut longue. J'ai lu quelque part que la Muguétienne, chargée de l'invention des ajuſtemens, n'en imaginoit un de nouveau, que lorſqu'abandonnée par ſon Amant, elle vouloit lui donner un ſucceſſeur. Auſſi le plus long regne d'une mode n'étoit à Muguetia que de ving-quatre heures.

Neraïr à ſon tour parla au Muguétien guerre & politique. Quelles puérilités que toutes ces fadaiſes! s'écria Zinzolin, il ne faut point d'eſprit pour tout cela. En revanche, quelle prodigieuſe imagination ne faut-il pas pour la diſtribution des ornemens qui doivent embellir une riche étoffe! Je ſoutiens que Narſille * eſt le plus grand perſonnage qui ait jamais exiſté; elle a plus de mérite que nos triſtes grands-peres, qui

* La plus célébre Marchande de mode de Muguetia.

toute leur vie radottoient ſur d'ennuyeux projets de politique ou de guerre. Ils nous ont précédés, & ne ſont cependant que nos bâtards.

Je déſirerois, dit le Prince, que vous miſſiez cette vérité dans un plus grand jour. Rien n'eſt plus aiſé, repliqua le Muguétien.... Je parie, continua-t'il, que le fait eſt vrai. Mais, repartit Neraïr, qui ne ſentoit pas l'infériorité de ſon rang à celui d'un homme à la mode, le pari eſt le dernier argument d'un ſot, & vous n'en êtes qu'à votre propoſition. Zinzolin, pour apprendre à Neraïr qu'il lui manquoit, ſe mit à chanter.

On vint alors avertir la Princeſſe, que le ſpectacle commenceroit quand elle voudroit l'honorer de ſa préſence. Dès qu'elle y parut, ſa beauté, admirée généralement des hommes, fut ſecrettement enviée des femmes. Elles lui trouverent un

air de Province : enſuite, prenant ſa perſonne en détail, chacune dit ſon mot, pas une n'eut à ſe reprocher de l'avoir louée, toutes enfin la chargerent de ridicules ; mais ils ne reſtent qu'autant que ſoi-même on ſe les donne.

Le grand Zinzolin, placé dans l'orcheſtre, & tournant le dos au Théâtre, ne ceſſoit cependant de lorgner la Princeſſe avec ſes grandes lunettes ; car une des magnificences des Muguétiens, eſt de ſe racourcir la vue pour augmenter le nombre de leurs bijoux par l'aquiſition d'une lorgnette. Tantôt il faiſoit de petits ſignes à Melhoë, qui n'y prenoit pas garde, d'autres fois il les adreſſoit à Almenire qui y répondoit. La Muguétienne, dans l'attente du ſacrifice de Melhoë, que l'homme à bonne fortune lui avoit promis, s'étoit mis en face de la Princeſſe, comme une idole devant ſa victime. Zinzo-

lin, oubliant de faire les fonctions de Sacrificateur, donnoit des coups de tête, regardoit en l'air, chantoit, applaudissoit, il se rendit enfin si insupportable à ses voisins, qu'ils le laisserent seul dans l'orchestre. Almenire, déchue des espérances que Zinzolin lui avoit données, disparut de son côté, outrée de l'avantage que la Princesse d'Orbassan remportoit sur elle.

Dès que la Piéce fut finie, l'infatigable Zinzolin vola chez la Princesse. L'éclat de la beauté de Melhoë l'avoit si fort touché pendant la Comédie, que jamais il ne s'étoit senti le courage de lui donner son congé. L'homme à la mode aborda la Princesse en riant comme un insensé; l'ambition des sots est de passer pour fou, & les fous se disent sages. Le sentiment de compassion que Melhoë venoit d'inspirer à l'invincible Zinzolin, le rendit si fécond en

complimens, qu'il ne finiſſoit point. Dans l'Empire Muguétien, le Pays de l'univers le plus riche en propos obligeans, chaque famille en avoit d'amples recueils, qui ſubſtitués, paſſoient de génération en génération ; ſeulement dans le beſoin on en rajeuniſſoit les expreſſions.

Zinzolin fit enſuite une diſſertation ſur la Piéce qu'on venoit de jouer ; elle étoit nouvelle, il ne l'avoit pas écoutée, cependant il en marqua les beautés & les défauts. On admiroit déja les grandes lumiéres de Zinzolin, lorſque Neraïr lui demanda inconſidérément de quelle Piéce il entendoit parler. Belle demande ! répondit le Muguétien, de la Comédie qu'on a répréſentée aujourd'hui. Je penſois, repliqua le Prince, que vous nous annonciez quelqu'autre Piéce, tout ce que vous avez dit ne reſſemblant en rien à ce que nous avons vu. Effet merveil-

leux de la prévention ! On n'eut pas le moindre ſoupçon que Zinzolin pourroit bien n'avoir pas le ſens commun.

Les grandes attentions, dont l'homme à la mode avoit honoré la Princeſſe d'Orbaſſan étant au ſpectacle, ne lui laiſſant plus lieu de douter de la reconnoiſſance qu'on en auroit, le fit en uſer le plus humainement du monde avec Melhoë, qui de ſon côté en agit fort mal. Pour réparer cette petite diſgrace, Zinzolin ordonna à du Laurier de coucher ſur le ſeuil de la porte de Melhoë. Cet ordre donné, il alla ſe coucher l'homme de la terre le plus content. Le lendemain, tout Muguetia retentit pour la ſeconde fois des bruits de la bonne fortune de Zinzolin, & Almenire de déſeſpoir s'arracha, dit-on, ſes deux ſourcils poſtiches. Tandis qu'elle médite de grands projets, parlons d'un

Rival redoutable que l'amour ſuſcita à Zinzolin.

CHAPITRE XIV.

Norſamis.

NOrſamis commençoit alors à faire du bruit dans le monde, quoiqu'il ne fut pas l'homme à la mode, il méritoit d'y être plus que perſonne, ſi comme la faveur, la mode ſavoit diſtinguer le mérite. Norſamis avoit vu arriver la Princeſſe, dès-lors le déſir de la connoître, ou plûtôt l'amour, s'étoit fait ſentir à ſon cœur ; mais bien éloigné de la fatuité de ſes compatriotes, il attendit que le tems lui en fournit une occaſion favorable. Dans cette eſpérance il ſe fit annoncer par des galanteries de différens genres dont on ignoroit l'Auteur.

Né avec une figure brillante, &

toutes les qualités qui rendent aimable, Norſamis avoit mis tout ſon art à les faire valoir. Il avoit l'eſprit fin, agréable, vif & préſent; ſa conduite étoit prudente, il faiſoit peu de fautes, & l'événement imprévu ne l'étonnoit jamais. Habile à amener & à précipiter la chûte de la femme vertueuſe, il ſavoit ralentir l'ardeur de celle, qui plus occupée à prévenir le déſir qu'à le faire naître, ne ſait que ſe rendre. Un perſonnage tel que celui-là étoit bien plus à craindre qu'un fat de Zinzolin, toujours étourdi, toujours avantageux, & ne connoiſſant de moyens pour plaire que celui de ſe montrer; avantage même dont il tiroit un mauvais parti.

Le grand point en amour, eſt d'avoir le premier coup d'œil pour ſoi. Norſamis afin de donner des impreſſions favorables de lui, apoſta des perſonnes auprès de Melhoë, qui la

prévinrent en faveur du Muguétien ; & sans bassesse ni flaterie, il se rendit agréable à Neraïr, qu'il avoit vu en différens endroits. Celui-ci, séduit par les bonnes qualités de Norsamis, le vanta à la Princesse, & l'engagea à le voir : le Muguétien se fit presser à son tour, & il ne parut aux yeux de Melhoë qu'avec la timidité de quelqu'un qui appréhende de se rendre incommode.

Elle reçut avec bonté un homme estimé de son Amant. Tous les Muguétiens furent blessés d'un accueil accompagné de tant de distinctions flateuses, qu'ils regardoient comme un affront, & dont Zinzolin eut la malhabileté de se plaindre. Pour la populace des galans, personne ne fit attention à leurs murmures.

Si Norsamis avoit le talent de se rendre aimable, il avoit encore plus celui de se faire désirer : le moment où il attachoit le plus par le charme

de ſa converſation, le faiſoit diſparoître.

Dans le commerce que Melhoë avoit avec Norſamis, rien ne bleſſoit ſon devoir : elle ne voyoit, elle ne conſidéroit dans le Muguétien qu'un homme digne d'être ſon ami, par l'amitié dont Neraïr l'honoroit ; l'inſenſibilité même, dont Norſamis ſe paroit aux yeux de Melhoë, étoit un mérite en lui, dont elle ſentoit tout le prix. La Princeſſe n'avoit point à rougir du motif de ſes aſſiduités.

Ce Norſamis, que la Princeſſe croyoit inſenſible au pouvoir de ſes charmes, brûloit cependant de la paſſion la plus vive, qu'il cherchoit à déclarer à celle qui l'avoit fait naître. Rarement l'occaſion ſe refuſe-t'elle à l'Amant qui la cherche, mais ſouvent on ne la connoît que lorſqu'elle n'eſt plus.

Quoique Melhoë vît Neraïr à tou-

tes les heures du jour, la contrainte que lui imposoient les loix des Muguétiens, empoisonnoient ce plaisir. Forcée à écouter des Amans qu'elle abhorroit, il lui étoit défendu de parler à celui qu'elle aimoit des sentimens tendres dont elle étoit remplie pour lui : privée de ces effusions voluptueuses de deux ames qui se communiquent leurs plus secrettes pensées, elle craignoit que la présence de tant d'objets odieux ne portât la douleur dans le cœur de son Amant : les yeux de la Princesse cherchoient en vain à pénétrer les sentimens du Prince, elle les ignoroit. En vain elle s'efforçoit par ses regards d'assurer Neraïr d'une fidélité inviolable ; mais que l'expression des yeux est foible, quand la bouche ne peut leur servir d'interprête !

CHAPITRE XV.

Rendez-vous général.

ON étoit alors dans cette ſaiſon orageuſe, où l'amour des amuſemens eſt une maladie épidémique, accompagnée de délire & de tranſports, où l'on renonce au repos pour chercher le plaiſir : il fuit l'inſenſé qui le cherche, & ſe jette dans les bras du ſage qui l'attend dans le ſein de l'indolence.

En ce tems-là on donnoit toutes les nuits des fêtes nocturnes, où tout un peuple traveſti ſe rendoit. Là on ſe pouſſe, on ſe heurte, on eſt tendre avec les indifférens, & froid avec les perſonnes cheres, on s'entretient ſans ſe connoître ; on parle ſans être entendu, & ſouvent ſans être écouté. Les ris imbéciles & les coq-à-l'âne y ont un ſens qu'on

leur prête, ſans faire attention que les ſots parlent encore. La prude y eſt coquette, & quelque choſe de plus. La coquette fait la reſervée, & la femme timide, qui croit n'en faire jamais aſſez, ſe jette à la tête de tout le monde. Les filles à marier aſſiſtoient à ces fêtes, les meres ſe trouvoient alors à leur véritable place, on les aimoit, on les eſtimoit, on les reſpectoit, mais on ne les voyoit point.

La Princeſſe parut au Bal avec le cortége le plus galant. Elle étoit précédée & ſuivie d'un grand nombre d'Adorateurs : ils faiſoient, eh, que ne faiſoient-ils pas ? Ils jouoient leur rôle ; tous à l'affu de quelque regard de Melhoë, s'ils pouvoient l'intercepter, d'un air ſatisfait ils le rendoient à l'aſſemblée, afin que par la joie qui éclatoit ſur leurs viſages, on jugeât de l'excès de leur bonheur. Les Santomar, Lemanos

& Feramnés y firent des prodiges.

L'admiration ayant ſuſpendu la tourmente du Bal, tous les yeux ſe fixerent ſur la Princeſſe. En vain elle avoit voulu ſe dérober à la curioſité des Muguétiens, la majeſté de ſa taille trahiſſoit le miſtére de ſon déguiſement. Zinzolin, il étoit néceſſaire qu'il parût, maſqué juſqu'aux dens, abordant la Princeſſe, fit le galant & même le paſſionné auprès d'elle. On le reconnut, mais on n'en témoigna rien.

Quelques inſtans après, l'homme à la mode vint à viſage découvert reprocher à Melhoë, qu'elle avoit long-tems écouté un maſque, il ſe déſignoit, & avec une ſorte d'attention à laiſſer tout croire. Qu'on ne m'en faſſe point un crime, répondit-elle avec ingénuité, je n'ai jamais entendu un plus ennuyeux perſonnage. Zinzolin prit à ſes mots un petit air mortifié, qui l'eût dénoncé

pour être l'anonime, si ses propos ne l'eussent déja prouvé. La Princesse ne goûta point le plaisir de sa vengeance, la seule nécessité de réprimer les attentats d'un pareil homme, obligeoit Melhoë à faire violence à la douceur de son caractére.

Zinzolin, abandonnant alors la Princesse d'Orbassan à son goût pervers, pour notifier à tout Muguetia qu'il renonçoit à elle, fut se jetter aux genoux de sa chere Almenire, qui le reçut avec joie : la conformité de leurs caractéres les rendoit dignes l'un de l'autre.

En ce moment, Feramnés donnoit la main à la Princesse, le timide Muguétien logeoit dans sa cervelle fole quelques prétentions sur Melhoë ; auxquelles il ne voyoit que Zinzolin pour obstacle ; & en conséquence, il s'étoit secrettement ligué avec Almenire : tous deux avoient

un égal interêt que l'homme à bonne fortune se donnât tout entier à celle-ci.

Feramnés, ayant apperçu le modéle des Muguétiens aux pieds d'Almenire, conduisit adroitement la Princesse de son côté. Dès qu'il se crut à portée de ne pas perdre un mot de la conversation du couple assorti, il fit un signe à Almenire: Zinzolin lui juroit alors un amour éternel. Mais, répondit la Muguétienne, puis-je vous en croire? j'ai une Rivale. Quelle est, s'il vous plaît, cette Rivale? demanda-t'il. La Princesse d'Orbassan, repliqua-t'elle. Melhoë! reprit Zinzolin avec étonnement: quoi! cette guenon vous met martel en tête? ah! vous êtes fole! pour vous prouver combien vous avez tort de la craindre, je vous la sacrifie. Ces derniers mots repétés par ceux qui les avoient entendus, allerent retentir dans tous

les coins de la Sale, le sacrifice de la Princesse fut la nouvelle du Bal, & chacun s'empressa d'en faire des complimens à Almenire.

CHAPITRE XVI.

Ebauche de quelques Portraits.

ARnolfils, qui étoit là tout comme un autre, vint alors interrompre les réflexions que la Princesse faisoit sur l'impudence de l'effronté Zinzolin. Arnolfils avoit une phisionomie vive, qui rendoit sa figure agréable : plein d'esprit, il étoit caustique & malin, mais rarement s'en tenoit-il aux plaisanteries. Après quelques soins rendus à Melhoë, s'étant apperçu que son cœur n'étoit pas de la trempe de celui des Muguétiennes, par un traité fait avec elle, il lui promit de ne plus lui parler de l'objet qui lui déplaisoit

tant, c'étoit ſa propre perſonne, & il s'obligea à amuſer la Princeſſe aux dépens de ceux qui l'obſéderoient. Il faut convenir qu'il fut fidéle à ſa promeſſe, il alla même par delà.

Dès qu'il eût abordé Melhoë : Remarquez-vous, Madame, dit l'Obſervateur, cet homme à groſſe tête, dans laquelle un ſens fort mince balotte, c'eſt un jeune Magiſtrat ? Admirez ſa figure, ſon port & ſes maniéres, tout eſt fait l'un pour l'autre ; le ridicule ſeul fait regner un ſi bel accord. Ne le prendroit-on pas pour une poupée, qui ne ſe meut que ſous le bon plaiſir d'autrui ? Il ne loue perſonne qu'il ne le compare à lui ; & tous ceux que l'on compare à Zeïnas, c'eſt le nom du Magiſtrat, s'eſtiment offenſés. Pourquoi, demanda Melhoë ? Parce que, répondit Arnolfils, Zeïnas eſt ſon ſeul admirateur.

La fatuité, continua Arnolfils,

cette grande consolatrice des sots, qui les caresse d'une main, tandis que de l'autre elle blesse le spectateur, la fatuité, dis-je, donne un air tout-à-fait séducteur à Ormanci, c'est ce jeune-homme à tête naissante, que vous voyez assis auprès de cette femme, sur laquelle il laisse tomber un de ces regards, qui donnent des brévets de bonheur. Dans l'ivresse de son mérite, il ne se pique cependant que d'être le plus aimable des Muguétiens, & comme tel, il laisse à sa belle figure le soin de faire les fraix de la conversation.

Observez bien, je vous prie, poursuivit Arnolfils, ce personnage qui vient à vous; remarquez les combats qu'une gayeté artificielle & la tristesse se livrent sur son front. C'est un homme froid, sombre & même ennuyeux; pour être aimé, les femmes l'ont dispensé d'être aimable, & cette grace n'est pas sans exemple.

Quoique le caractére de Melhoë fût éloigné de toute malignité, elle ne put néanmoins s'empêcher de sourire de la maniére dont Arnolfils crayonnoit les ridicules Muguétiens: alors il la supplia de tourner la tête. Quel âge Madame donneroit-elle à cette beauté, dit Arnolfils, en montrant la Doyenne du Bal? Soixante ans, repliqua la Princesse. Madame se trompe, repartit-il: obligée derniérement, pour une affaire d'interêt, à accuser son âge, sa réponse fut qu'elle avoit quarante ans. La même question faite au fils qui étoit présent, j'ai deux ans plus que ma Mere, répondit celui-ci. Actuellement dans le bel esprit, elle a le département du coq-à-l'âne & du sentiment, elle se croit une Bergére de la valée de Tempé. Vous ne devez pas ignorer que le sentiment est la premiére matiére sur laquelle s'exerce un apprentif bel esprit féminin;

celle-ci tient Tribunal. Qu'eſt-ce, s'il vous plaît, que ce Tribunal? demanda Melhoë. C'eſt, pourſuivit le Muguétien, un lieu où ceux qui s'y aſſemblent, penſent avoir tout ce qui leur manque, & où la déraiſon eſt méthodique : là on prononce ſur tout, car les ignorans décident les doutes des ſavans; enfin, les ſots y jugent les gens d'eſprit, ce ſont des Pigmées qui veulent meſurer des Géans. Arnolfils fut en ce moment interrompu par une tempête, qui s'élevant dans la Sale, le ſépara de la Princeſſe d'Orbaſſan.

CHAPITRE XVII.

Préſence d'eſprit de Norſamis.

LE Bal eſt le pays des ſcénes : Norſamis s'approcha de Melhoë, & ſans laiſſer appercevoir qu'il la reconnût, il préluda par des galante-

ries, qui furent ſuivies d'une déclaration fort vive. La Princeſſe, accoûtumée à ne voir dans Norſamis que l'ami de Neraïr, & en quelque façon le ſien, ne s'apperçut pas d'abord qu'il tenoit le langage d'un Amant; mais il revint tant de fois à la charge, qu'enfin Melhoë s'en offenſoit : il le connut à certain air d'impatience qui perçoit à travers le maſque de la Princeſſe. Alors le Muguétien, la conſidérant avec plus d'attention, feignit de s'être mépris, & demanda pardon de la mépriſe, ajoûtant qu'elle n'étoit que flateuſe, puiſqu'il avoit compté parler à la plus belle perſonne de l'univers.

Melhoë, perſuadée enfin que la déclaration de Norſamis s'adreſſoit à une autre qu'à elle, & cherchant à ſe confirmer dans cette idée, lui demanda en badinant le nom de celle à qui il avoit cru parler. Norſamis fit le reſervé, & puis comme

par une inſpiration ſubite, il parut reconnoître le ſon de la voix, & obſervant la Princeſſe de la tête aux pieds : Ah ! Fellouka, s'écria-t'il avec ſurpriſe, qui auroit penſé que ce fut vous ? Pourquoi me laiſſer ſi long-tems dans l'erreur ? Par bonté vous deviez me l'épargner.

Norſamis & cette Fellouka, que l'on faiſoit ſemblant de retrouver dans la perſonne de Melhoë, unis dès leur plus tendre enfance par les doux nœuds de l'amitié, n'avoient aucun ſecret l'un pour l'autre. Une auſſi étroite liaiſon étoit préférable à l'amour : on peut être ami juſqu'au tombeau ; il eſt difficile qu'on ſoit long-tems Amant, & rarement l'amitié veut-elle d'une place que l'amour a quitté.

La Princeſſe, inſtruite de l'union intime & pure qui étoit entre Fellouka & Norſamis, fut ravie de la nouvelle erreur de celui-ci ; pour l'y

plonger davantage, elle la pressa de lui dire son secret, & pour irriter la curiosité de la Princesse, il la combattit. La nouvelle Fellouka, qui jouoit le rôle de l'autre à s'y méprendre, (les femmes se ressemblent toutes sur l'article de la curiosité) se plaignit du défaut de confiance qu'on lui marquoit en cette occasion, & qu'elle n'avoit pas méritée. Il feignit de se rendre, & après avoir fait promettre un grand secret, s'approchant de l'oreille de la fausse Fellouka : C'est, dit-il en rougissant, la Princesse d'Orbassan que j'adore.

Si l'étonnement de Melhoë fut extrême, rien n'égala sa douleur : elle ne sera point sentie par certaines femmes, qui méprisent assez l'amitié, pour donner toute leur estime à un je ne sais quoi, qu'elles honorent du nom d'amour, assemblage bizarre de folie, de libertinage & de mauvaise foi, qu'une vanité

mal entendue n'a que trop mis en crédit. Le véritable amour impose autant de devoirs que la vertu même; aux yeux du vulgaire, il semble les détruire, il ne peut cependant subsister que par elles.

La déclaration de Norsamis produisit encore un effet, qui paroîtra bien plus singulier à mes Lecteurs femelles; il donna à la Princesse un tel dégoût pour le Bal, que sur le champ elle en sortit.



LIVRE

LIVRE CINQUIÉME.

CHAPITRE I.

De l'instabilité des grandes fortunes.

LEs grandes prospérités sont de courte durée. L'heureux Zinzolin s'étoit couché le front ceint des pompons de la mode : après un sommeil tranquile, pendant lequel les songes agréables l'avoient occupé, il entr'ouvrit la paupiére. Que son visage étoit riant ! qu'il étoit digne d'être aimé ! Il se donna tout entier à son ajustement ; lorsque Zinzolin y eut consommé une partie de la journée, il partit pour une expédition sur l'honneur des maris ; ce fut chez son adorable Almenire qu'il porta ses pas.

Il arrive, Almenire étoit alors à sa toilette ; on annonce le Héros de la

mode : Bon jour, mon cher Zinzolin, dit-elle, en mettant la derniére main à un ſourcil poſtiche. Il répondit par un compliment. Déja il en étoit aux préliminaires d'une propoſition galante, lorſque, voulant porter un regard tendre ſur lui, la Muguétienne effrayée, s'écria : Ah! grands Dieux ! que vous êtes changé ! Il aſſura qu'il ſe portoit à merveille, & que.... Almenire ne voulut en rien croire, & le conſidérant alors avec une ſurpriſe qui croiſſoit à vue d'œil : Que vous eſt-il donc arrivé ? parlez, dit-elle d'une voix émue. Rien, ma charmante, répondit-il, en homme ſûr de ſon fait. Je vous jure, reprit-elle, qu'il vous eſt arrivé quelque choſe ; on ne paſſe point à l'état où vous vous trouvez ſans quelque cauſe. Etes-vous malade ? avez-vous quelque violent chagrin ? Vous moquez-vous, repliqua-t'il, je vous ai quittée ce matin

à une heure après minuit, j'étois en parfaite ſanté, & tout mon malheur eſt de ne vous avoir pas vue depuis. J'en tombe de mon haut, repartit Almenire, vous voulez qu'on vous en croie.... Mais après tout, faites vos réflexions.... Je ſuis votre amie, pourquoi me cacher vos peines ?.... Quelle folie ! s'écria Zinzolin. Il ne vous eſt donc rien arrivé, repliqua-t'elle ? Non aſſurément, répondit-il. Tant pis pour vous, Monſieur, dit la Muguétienne, je ſuis fâchée de votre avanture. La réponſe froide qu'on venoit de faire à Zinzolin, le fit conſulter un miroir, il ſe ſentit alors enflammer d'un nouvel amour pour lui-même. Qu'il ſe trouvoit adorable ! Je veux, reprit-il, ſe flatant de la douce eſpérance d'un compliment, que vous m'appreniez, ma divine, ce que vous trouvez de ſi extraordinaire en moi ; car il penſoit qu'Almenire le plaiſantoit.

Puiſque vous l'exigez, répondit-elle, vous n'êtes pas reconnoiſſable, je vous trouve un air défait, vous êtes vieilli à faire peur.

Un moment après, la Muguétienne, examinant Zinzolin de la tête aux pieds, ſe mit à ſourire : Sans doute, lui dit-elle, qu'au ſortir d'ici, Monſieur va courir le Bal ? La belle idée ! répondit-il. Je le croyois de bonne foi, repliqua-t'elle. Pourquoi, s'il vous plaît ? demanda-t'il. Parce que, pourſuivit Almenire, votre habillement eſt du dernier ridicule ; ſans doute que c'eſt quelque reſſuſcité de votre garderobe ? .... Quelle extravagance ! s'éçria l'homme à la mode ; mon tailleur m'a rendu ce matin cet habit. Cela peut être, reprit-elle, mais changez de tailleur, le vôtre radotte. Je penſe que vous vous égayez, dit Zinzolin en riant agréablement. Non, Monſieur, répondit-elle d'un ton ſec.

Zinzolin, ne voulant plus être l'objet de l'humeur d'Almenire, fit tomber la converſation ſur des objets étrangers à ſa vanité, & parla des avantures de la Ville ; la Muguétienne l'écoutoit avec étonnement. Qu'avez-vous donc, interrogea-t'il d'un air inquiet ? ne peut-on ſavoir la cauſe de la ſurpriſe que vous marquez ? Je vous l'avoue ingénûment, répondit-elle, votre converſation m'aſſomme, la tournure en eſt plus gothique que votre habit ; je ne reconnois plus votre voix, vous n'êtes au fait de rien.... Il voulut repliquer. Pour vous le dire en un mot, ajoûta-t'elle, Monſieur, vous m'ennuyez. Je n'ai pas eu toujours ce malheur, repartit-il. Je le veux bien, dit Almenire, mais le paſſé ne fait rien au préſent. Ces derniers mots le mirent en fuite.

En ſortant de chez Almenire, le Muguétien ſe préſenta à pluſieurs

portes qu'il trouva fermées. Frappé de crainte, il rentra chez lui, & consultant son miroir, cet ami si fidéle, il s'étudia & s'écouta parler; rien ne parut changé en lui. Zinzolin ne concevoit rien à son avanture, qui cependant lui donnoit un chagrin mortel.

CHAPITRE II.

Consolations.

IL est une espéce de mélancoliques, connus sous le nom de consolateurs; les calamités publiques sont pour eux des occasions brillantes, qui mettent leur talent dans son jour. Les consolateurs sont plus redoutables que l'infortune, puisqu'ils n'arrivent qu'après elle, & pour y mettre le comble.

Un de ces honnêtes gens toujours aux aguets, savoit les mauvai-

ſes nouvelles de la premiére main. Ami nommé des malheureux, il ſe délectoit à leur faire des complimens de condoléance d'une tournure tout-à-fait dolente. Quoiqu'il ne connût pas Zinzolin, la diſgrace de celui-ci le fit voler chez lui. Il le preſſa dans ſes bras, & meſurant ſa douleur ſur celle de l'affligé, il s'attendrit & pleura avec lui. Zinzolin ignoroit le genre de malheur qui l'accabloit, il l'apprit de la bouche même de ſon conſolateur. Que dites-vous ? s'écria Zinzolin avec déſeſpoir, je ne ſuis plus à la mode! L'affliction du malheureux Muguétien fut alors à ſon dernier période; mais le donneur de conſolations, jaloux des honneurs du pas, gagna Zinzolin de vîteſſe, lui exagéra ſes maux, lui prodigua les conſeils ſalutaires, & comme tous ſes pareils, il aſſura qu'il avoit eſſuyé de plus grands malheurs, & à force de vou-

loir en donner une idée, il grava si profondément les traits de la douleur dans l'ame de Zinzolin, qu'il le plongea dans le désespoir. Alors il tira sa révérence, & fut porter ailleurs la douceur de ses secours.

Que l'on blâme la foiblesse de Zinzolin, pour moi je l'approuve : après un regne de quinze jours, voir sa gloire effacée, perdre enfin le cœur d'une Almenire, la femme de l'univers la moins délicate, n'est-ce pas tomber dans le dernier décri ? La Muguétienne de son côté n'avoit pas grand tort ; instruite à la sortie du Bal, de la déclaration que Norsamis avoit faite à Melhoë, l'envie qui dévoroit le cœur d'Almenire, déchira le voile qui lui déroboit les perfections de Norsamis. Le choix d'une Amante éclairée est toujours pour le plus aimable. Dès-lors Almenire se décida pour Norsamis ; peut-être aussi la prudente Muguétienne pré-

voyoit-elle la fin prochaine du regne de Zinzolin.

CHAPITRE III.

Election.

PEndant qu'Almenire brûloit pour Norſamis des feux dévorans d'une belle paſſion, celui-ci, plus entraîné par l'amour que par l'eſpérance du ſuccès, ne ceſſoit de faire parler pour lui les ſoins les plus preſſans : par-tout où la Princeſſe portoit ſes pas, elle trouvoit des marques de la tendreſſe de Norſamis. Les plus ingénieuſes & les plus galantes fêtes n'entretenoient Melhoë que du pouvoir de ſes charmes, & de l'empire qu'ils exerçoient ſur les cœurs. Quel Amant ! Plus il étoit digne d'être aimé, plus la Princeſſe lui oppoſoit un maintien froid qui le forçoit au ſilence.

LesMuguétiennes, grandes amies de l'ordre, pour prévenir les inconvéniens d'un interregne, chacune en particulier, procéderent cependant à l'élection d'un successeur de Zinzolin. Norsamis avoit un mérite trop réel pour pouvoir prétendre à cette suprême dignité, on élut Ormanci.

Cet homme, dont je n'ai dit qu'un mot, avoit reçu le jour du grand Artoxis, dont on a déja lu les exploits, qui après la mort de sa premiére femme, entra dans la Maison Ormanci; selon la coûtume, il en prit le nom & les armes. A Muguetia on ne tenoit son rang que de la naissance de sa Mere; le Législateur des Muguétiens qui connoissoit son monde, l'avoit ainsi ordonné; sans doute qu'il trouvoit quelqu'inconvénient dans l'usage contraire.

Ormanci, fier de ses prééminences, croyoit *la terre indigne de le*

porter ; s'il eût pu s'en paſſer, il n'en eût pas fait à deux fois. Le nouveau Muguétien à la mode, qui ſe piquoit de ſcience, avoit inventé un quart de cercle, où toutes les dimenſions des révérences profondes dues à ſon rang, ſe trouvoient en proportion avec les petites inclinations de tête qu'il rendoit par bonté : auſſi calculoit-il toute la journée les perfections qui compoſoient la ſomme totale de ſon mérite ; enfin, il ſe perſuada que leur nombre ſe perdoit dans l'infini. On lui doit auſſi l'invention du *Protocole*, ouvrage ſpirituel, qui fut le réſultat de tous ſes calculs.

Quoique Ormanci ne fût qu'un benêt fort inſolent, il avoit cependant ſuccédé à toutes les dignités du grand Zinzolin. Imaginant que ſon Prédéceſſeur faiſoit ſa charge trop bourgeoiſement , après ſon élection, il venoit chez la Princeſſe,

ſeulement pour lui procurer l'avantage de le complimenter. Il rencontra Neraïr en ſon chemin, apprenant qu'il étoit le fils d'un grand Roi; il fit au Prince un petit ſigne de la tête, c'étoit une des proportions de ſon quart de cercle; mais les dimenſions du ſalut du Prince y étoient oubliées, car il n'en rendit aucun, & regardant derriére lui, il ſe perſuada qu'Ormanci avoit ſalué quelque Eſclave.

Le Ciel vengeur, irrité de l'orgueil du Muguétien, pour appeſantir ſa main ſur le coupable, l'attendoit ſous la colonnade qui conduiſoit au grand eſcalier du Palais. A peine le nouvel homme à la mode, paré, friſé & poudré comme un nouveau marié, portoit un pied dans le lieu marqué pour ſon châtiment, que par un furieux coup de vent il ſe trouva dépoudré ſi radicalement, que pendant quelques inſtans, il fut

enveloppé dans un nuage blanchâtre, qui le rendoit semblable à un Dieu qui court les bonnes fortunes. Le furieux Ormanci, qui ne redoutoit que ce desastre héréditaire dans sa famille, renonçant alors à la Princesse, reprit le chemin de sa demeure, en maudissant les colonnades, & l'*âne bâté* d'Architecte qui les avoit imaginées.

CHAPITRE IV.

Billets doux.

UN homme tombé d'un trône élevé par la mode, ne peut, après une pareille disgrace, que devenir au plus le serviteur de quelqu'une de ces beautés surannées, qui affligées de n'avoir plus de choix à faire, se jettent à la tête du premier venu. En conséquence, Santomar, ne regardant plus Zinzolin

comme un Rival, accourut chez la Princesse pour se mettre en posses-sion de la dépouille du disgracié.

Rien ne pése tant qu'une déclaration à faire : Santomar, accablé du fardeau de celle qu'il destinoit à Melhoë, pour en déposer le faix, se hâta d'approcher de la Princesse, au moment qu'Arnolfils molestoit les ridicules Muguétiens. L'air embarrassé de Santomar, & sa démarche équivoque, firent juger au malin Arnolfils que Santomar alloit faire quelque *mauvais coup*, tel, par exemple, qu'une déclaration qui ne sera point écoutée. Arnolfils, prêtant l'oreille, Santomar bégaya sa proposition galante, allégé d'une partie du poids qui l'oppressoit, ensuite il parla très-éloquenment de sa passion. Mais avec toute la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, avec sa prose & ses vers, & ses vers & sa prose (c'étoit une œuvre mêlée) il

vit très-positivement qu'il échouoit dans les formes ; car la Princesse, négligeant de lui répondre, ne put s'empêcher de bâiller, & à plusieurs reprises. Santomar eut beau en être surpris, il étoit arrêté par la destinée que les choses se passeroient ainsi. Arnolfils aux écoutes, en fit son profit.

Le jour étoit celui des déclarations ; au moment que Santomar se retiroit fort mécontent d'avoir fait une démarche inutile, ses Rivaux se montrerent aux yeux de Melhoë ; successivement ils lui exagérerent la pureté de leur flamme, dont la Princesse ne voulut jamais sentir le prix. Le seul Feramnés, par timidité, ne parla point, & se reserva ainsi quelque espoir d'être un jour plus heureux que ses compagnons de fortune.

A quelle fin les sots ont-ils été créés ? pour être le jouet des gens

d'eſprit qu'ils ennuyent, ou l'Etre ſuprême eût agi ſans deſſein, ce qu'on ne peut penſer. Arnolfils, ne perdant point cette vérité de vue, crut pouvoir ſe divertir aux dépens de ceux, qui à toute heure offroient leur perſonne à la Princeſſe d'Orbaſſan. Il s'arrangea donc pour mettre le ridicule de ces Meſſieurs dans un tel dégré d'évidence, qu'ils fuſſent forcés d'en convenir eux-mêmes.

Arnolfils, bien informé que nul homme à Muguetia ne connoiſſoit l'écriture de la Princeſſe, manda une femme d'intrigue qui lui étoit attachée. Née avec tous les talens de fauſſaire, elle reçut de la main d'Arnolfils un modéle de lettre, dont il lui ordonna de faire ſix copies. On y faiſoit parler une perſonne épriſe d'une paſſion violente, qui s'excuſoit de ſes rigueurs paſſées, ſur la fatale néceſſité de ménager la délicateſſe d'un jaloux, que par la volonté

lonté tirannique de ſes parens, elle étoit forcée d'épouſer. Cette anonime donnoit dans chacune des ſix lettres un rendez-vous à pareille heure, mais dans des lieux différens. Elle recommandoit enfin un grand ſecret, le moindre mot, diſoit-elle, pouvant rompre les meſures qu'elle avoit priſes pour les voir.

Les ſix copies faites, Arnolfils demanda pareil nombre de filles d'une ſanté ruinée. La femme d'intrigue s'offenſa de la propoſition, & promit enſuite ce qu'on exigeoit. Alors le Muguétien communiqua ſon projet à cette femme, qui ſe chargea de louer dans différens quartiers ſix de ces reduits obſcurs, habités ſouvent par des perſonnes du bel air. On y établit dans chacune un Eſclave, portant des marques ſemblables à ceux de la Princeſſe.

CHAPITRE V.

Bonne fortune.

FEramnés, Lemanos, Santomar, Fadel-ouk-kan, Zinzolin & Norſamis, reçurent chacun la lettre qui leur étoit deſtinée, de la main de l'Eſclave chargé de les introduire. La fatuité, une ignorance préſomptueuſe du peu de mérite qu'on a, eſt toujours crédule : les cinq premiers ne trouverent point étonnant que la Princeſſe ſe donnât à eux, car on l'avoit déſignée. Arnolfils n'avoit eu garde d'écrire à Ormanci, qui par hauteur ne ſe feroit pas trouvé au rendez-vous, & par fatuité auroit éventé le ſecret. D'ailleurs, le coup de vent que lui avoit valu ſon empreſſement pour la Princeſſe, lui tenoit encore au cœur.

Il faudroit pouvoir exprimer la

joie du malheureux Zinzolin, abandonné de tout le monde, & livré à toute l'horreur de sa situation ; il pensa que la mode irrévocable dans ses proscriptions avoit annullé l'arrêt qui le bannissoit des ruelles : ce changement inespéré de fortune lui donna un tel saisissement, qu'il le mit à deux doigts de sa perte ; mais s'accoûtumant ensuite à l'idée de son bonheur, il se mit à sa toilette, bien résolu d'y rester jusqu'à l'heure du rendez-vous, c'est-à-dire, d'y consommer toute la journée.

L'amoureux Norsamis jetta au feu la lettre qu'il reçut ; jamais il ne voulut penser qu'elle vînt de la Princesse d'Orbassan, & toute autre conquête lui parut indigne de lui. Une femme, qui prend la liberté de s'offrir, doit en vérité permettre qu'on la refuse.

Les cinq hommes à bonne fortune furent exacts ; leur conduite,

à peu de chofe près, fut la même, & celle des Efclaves fe reffembla. Lorfque les galans Muguétiens arriverent à la porte des différens lieux, qui recéloient l'unique objet de leurs défirs, chaque Efclave pria celui qu'il amenoit d'entrer fans bruit: Un grand & fubit mal de tête, dit-il, ayant obligé la Princeffe à fe coucher, elle avoit ordonné d'emporter les lumiéres, qui l'auroient empêchée de s'endormir.

Les Muguétiens à bonne fortune fe mirent au lit, où ils furent reçus avec tranfport, mais ils y répondirent mal; car une partie de la nuit ils en furent aux expédiens, & ils donnerent l'autre au fommeil: à la maniére dont ils obfédoient la Princeffe, qui auroit eu des foupçons de cela?

A leur réveil les cinq fats trouverent leur Princeffe éclipfée; l'Efclave qui les avoit conduit au ren-

dez-vous, avoit difparu avec elle : tout cela leur parut dans l'ordre. Ils étoient encore dans les enchantemens de leur bonheur, lorfqu'ils entendirent frapper doucement à leur porte, ils y accoururent dans la confiance que c'étoit un meffage de la part de Melhoë ; ils ouvrent, pour lors ils furent bien convaincus, que de derriére une porte fermée on devine mal ce qui fe paffe fur un efcalier ; car ceux qui entrerent, étoient des Muguétiens de différens états, que fous main on avoit averti de la bonne fortune de ces Meffieurs, qui tous à la même heure, & dans des quartiers fort éloignés, avoient obtenu les faveurs de la même perfonne.

Les cinq dupes ne purent s'en défendre, ils en furent malades, mais ce ne fut pas de chagrin, quoiqu'il foit peu plaifant de devenir la fable de toute une Ville. Cette avanture

fut un coup mortel pour Zinzolin; pour Fadel-ouk-kan, plus courageux que lui, il se promit bien de réparer d'une maniére éclatante le tort qu'elle pouvoit lui avoir fait.

CHAPITRE VI.

Roman.

FAdel-ouk-kan, pour se réhabiliter aux yeux du Public, se résolut à faire les derniers efforts pour réussir auprès de Melhoë : jugez ce que pouvoient les efforts d'un pareil personnage ! Il fut donc rendre une visite à la Princesse, d'abord il se déchaîna contre les mœurs de ses compatriotes ; ensuite pour montrer qu'il étoit digne d'être aimé, il dit du bien de lui, & fit enfin un récit bien circonstancié de ses amours. A une chose près, il étoit exact, Fadel-ouk-kan, n'ayant fait que subs-

tituer le menſonge à la place de la vérité. Rien n'étoit ſi beau que ſes procédés avec les femmes ; à l'entendre il n'en avoit pas eu pour une.

Arnolfils entroit au moment où Fadel-ouk-kan racontoit ſon hiſtoire ; un ſeul mot le mit au fait du ſujet de la converſation. Plus inſtruit que le Romancier ne le penſoit, il s'engagea à nommer les Héroïnes de Fadel-ouk-kan, qui toutes ſe reduiſant à une, ſe trouva encore être une Actrice décrépite, qui n'avoit pris le conteur, que lorſque les Eſclaves ne vouloient plus d'elle.

A ces mots Fadel-ouk-kan tomba de ſon haut ; il prétendit cependant, lorſqu'il ſe fut un peu remis de ſon trouble, que la vieille Actrice n'étoit qu'un prête-nom. Arnolfils aſſura que Fadel-ouk-kan n'étoit repréhenſible que d'avoir conté ſon hiſtoire de tant de maniéres différentes, & d'avoir tant de fois fait

changer de nom & de rang à la vieille Actrice, qu'il avoit mis tout le monde dans le péril de le croire un volage. Fadel-ouk-kan étoit fidéle, & la fidélité est la premiére vertu des Amans ; il eût cependant mieux aimé passer pour un perfide. Au premier coup d'œil la chose ne paroît pas probable ; mais quand on fait attention que certaines femmes sont plus flatées des louanges qu'on donne à leur beauté, que des éloges qu'on fait de leur vertu, rien n'étonne dans l'opinion du Muguétien.

Tandis que l'Adorateur de la vieille Actrice se repaissoit d'espérances, Santomar, jouant le personnage illustre d'un Amant piqué, publioit l'amour de Norsamis pour la Princesse d'Orbassan. Tout ce que l'aimable Muguétien faisoit pour plaire à Melhoë, donnoit à sa passion un caractére si respectable,

qu'elle en devint un ridicule *ſcandaleux* pour tout Muguetia.

CHAPITRE VII.

Eſpérance trompée.

NOrſamis ne quittoit plus l'objet qui l'enflammoit : en vain cherchoit-il l'occaſion de lui renouveller l'hommage de ſa tendreſſe, la nombreuſe Cour dont Melhoë étoit entourée, rendoit ſes efforts inutiles. Enfin le moment arriva, & malgré la Princeſſe, Norſamis s'énonça avec ce déſordre éloquent, qui ſeul peut exprimer toute la violence de l'amour. Les loix des épreuves ne permettoient pas à Melhoë d'interrompre le Muguétien, elle l'écouta impatienment. Je ne repéterai point les diſcours qu'il tint à la Princeſſe, chacun ſait aſſez ce qu'il diroit en parlant à ce qu'il aime : Norſamis dit

tout cela, & une infinité d'autres choſes plus touchantes. Vous ne répondez point, s'écria Norſamis !... Je lis dans vos yeux irrités le ſort que vous me reſervez. Helas ! ajoûta-t'il en fondant en larmes, ſi vous êtes inſenſible pour moi, que je vais vous haïr, le retour à l'indifférence n'eſt plus permis aux cœurs remplis de vous. Parlez, Madame, quel que ſoit le ſort que vous me reſervez, je l'attens avec courage, & ſi je dois périr, je veux que votre bouche en prononce l'arrêt. Je préfére votre haine à votre amour, lui répondit ſéchement la Princeſſe d'Orbaſſan, vous avez tout entendu.

Quand on veut faire une déclaration, on ne s'attend point à un refus; ſi l'on pouvoit le prévoir, on n'auroit garde de rompre le ſilence. Quoique Norſamis eût reçu une grande préſence d'eſprit en partage, il en manqua dans cette occaſion:

les grands hommes ſont quelquefois un peu ſots, c'eſt un tribut qu'ils doivent à l'humanité, & qu'ils ne payent que trop exactement.

L'eſpérance, qui donne tant de mauvais conſeils, qui le plus ſouvent ne luit aux hommes que pour les tromper, & aux gens ſans eſprit que pour les faire agir, avoit fait penſer à Norſamis que Melhoë ſeroit touchée d'une paſſion auſſi reſpectueuſe que la ſienne ; mais la Princeſſe d'Orbaſſan, qui n'étoit pas de moitié dans les promeſſes de l'eſpérance, ne voulut pas les tenir.

Rien n'eſt ſi ridicule qu'un Amant maltraité aux pieds de ce qu'il aime, & Norſamis avec tout ſon mérite, y faiſoit une aſſez platte figure. Il étoit encore aux genoux de Melhoë, lorſque Neraïr entra avec pluſieurs Muguétiennes, qui venoient faire une viſite à la Princeſſe d'Orbaſſan, du nombre deſquelles étoit Almenire.

Attirée par l'amour & la jalousie, elle ne cherchoit que Norsamis. Neraïrfut saisi d'étonnement en voyant le Muguétien prosterné aux pieds de la Princesse, & Almenire en rougit de fureur. Toutes les Muguétiennes se dirent alors à l'oreille, qu'on ne feroit rien de Norsamis, & d'une commune voix il fut décidé que jamais on ne le verroit à la mode. En effet, un homme à la mode doit avoir du sentiment, & ne pas connoître l'amour : telle étoit l'idée chimérique que les Muguétiennes s'étoient formées de ses rares qualités.

CHAPITRE VIII.

Succès d'une Ambassade.

ALmenire de retour chez elle, abandonna son cœur à la rage; l'ascendant de Melhoë sur elle l'accabloit, & le Prince de Zinzinard

auſſi peu tranquile, éprouvoit les premiers tranſports de la jalouſie; l'eſtime qu'il faiſoit de Norſamis le lui rendoit redoutable.

Je penſe avoir dit que Fadel-ouk-kan étoit un parfaitement honnête homme, un homme enfin d'une probité rare: il ne ſe conſoloit point cependant que Zinzolin lui eût volé les deux nouvelles inventions, pour avoir autant de bonnes fortunes qu'on en veut, & auxquelles celui-ci avoit dû la Princeſſe d'Orbaſſan. Si Fadel-ouk-kan n'eût été ainſi prévenu, certainement il eût trouvé ces deux rares inventions, & ſur l'heure, Melhoë devenoit ſa conquête. Pour ſe mettre en faveur auprès de la Princeſſe, il continua ſon métier de délateur: d'un autre côté, mettant le tems à profit, il faiſoit ſa cour à la Muguétienne Almenire, & il lui donnoit des conſeils contre Melhoë.

Ce fut par l'avis de Fadel-ouk-kan que l'on s'aſſembloit tous les jours chez Almenire, & qu'on y délibéroit ſur les moyens de livrer la Princeſſe d'Orbaſſan *au bras ſéculier.* A la fin il fut arrêté qu'on feroit une députation ſolemnelle à l'homme à la mode, pour l'engager à agir.

Ormanci depuis ſon élévation, laiſſant en paix les maris de Muguetia, leurs femmes, ſi elles voulurent leur donner de la jalouſie, ſe virent obligées de renoncer au *Dictateur* des hommes à bonne fortune, ou de l'aller chercher chez lui. Là le nez en l'air, la tête immobile, on le voyoit entouré de ſix Valets de chambre armés de houpes, qui ne ceſſoient, à chaque mouvement involontaire que faiſoit Ormanci, de lui prodiguer l'amidon. Depuis la cruelle avanture qui l'avoit ſi déſriſé, il avoit juré qu'il ne ſe laiſſeroit plus voir que poudré *à graine d'épi-*

nars. Les Muguétiennes, s'intereſſant à lui, craignoient toutes qu'un pareil luxe ne ruinât ſa fortune. Jugez ſi un pareil perſonnage, qui craignoit tant de ſe dépoudrer, étoit homme à faire le moindre tort à un mari. Les Muguétiennes ne l'en aimoient pas moins à la folie, & avec d'autant plus de fondement, qu'Ormanci n'aimant que lui-même, il étoit apparent qu'un homme auſſi éclairé, ne ſe déterminoit pas ſans de fortes raiſons.

La députation faite au Héros des Muguétiennes n'ayant pas réuſſi, Almenire vint lui rendre ſes devoirs en perſonne; premiérement, pour prendre couleur avec lui, en ſecond lieu, pour tâcher de le ſuſciter contre Norſamis. Elle lui repréſenta avec éloquence les droits attachés à ſa dignité, combien Norſamis s'oublioit à ſon égard, & bien d'autres motifs plus preſſans. Ormanci, en

extase devant un miroir, n'en entendit pas un mot, & à chaque fin de période du discours de la Muguétienne, d'une voix efféminée, il demandoit tantôt de la poudre, & tantôt de la pommade. Almenire, ne recevant point de réponse, laissa Ormanci, sa frisure & son amidon ensemble. J'ajoûterai, par le grand interêt que le Lecteur prend, sans doute, à un Héros aussi aimable, que sa toilette passa de mode, & que les successeurs qu'on donna à Ormanci, eurent encore moins de mérite que lui.

CHAPITRE IX.

Changement de scéne.

TAndis que l'inaction d'Ormanci abandonnoit la Princesse d'Orbassan aux soins de Norsamis, & que le conseil d'Almenire s'égaroit

roit en beaux raifonnemens, un événement imprévu changea tout-à-coup la face des chofes.

Dans le petit nombre des femmes qui faifoient une cour affidue à Melhoë, étoit une jeune Zinzinienne, nommée Léonée. Celle-ci avoit une fi grande tendreffe pour fon mari, qu'elle ne lui permettoit pas de s'en féparer.

La vertu de la Zinzinienne étoit connue de la Princeffe, qui s'étoit prife pour elle d'une forte amitié, peut-être parce qu'elle devoit le jour au climat qui avoit vu naître le Prince de Zinzinard. Les Amans font grands imitateurs de ce qu'ils aiment; bientôt Neraïr donna toute fa confiance à Léonée : les confidences augmentent le bonheur, & diminuent l'infortune. Lorfque Léonée venoit chez la Princeffe, Neraïr ne s'entretenoit qu'avec elle, tantôt de fes chagrins, tantôt de

ſes eſpérances, mais toujours de la Princeſſe d'Orbaſſan.

Comme je l'ai déja dit, la Princeſſe connoiſſoit la vertu de ſon amie ; tranquile ſur le compte de ſon Amant, dont elle connoiſſoit auſſi le caractére, elle voyoit avec plaiſir la liaiſon qui étoit entre Léonée & Neraïr. Harmanide, comme ami de Neraïr, & comme mari de la jeune Zinzinienne, avoit un double titre pour mériter l'eſtime de la Princeſſe, elle ne la lui refuſa pas : une pareille union faiſoit le bonheur de quatre perſonnes ; mais Grelotine qui ne perdoit point de vue ſes projets de vengeance, ſe promit d'empoiſonner la ſource d'un plaiſir ſi pur.

La Fée des Grelots, indignée de la réſiſtance courageuſe de Melhoë, ſe voyoit, priſe pour dupe, à la veille d'avoir fait le bonheur de ſon plus cruel ennemi, avec les mêmes moyens qu'elle avoit employés pour

causer sa perte. Dès-lors elle résolut de servir la passion de Norsamis, & par la jalousie d'amener la Princesse d'Orbassan à l'infidélité. Elle lut tant de fois son Grimoire, fit tant de conjurations, & frappa l'air d'un si grand nombre de coups de baguette, qu'elle répandit sur les yeux de ces quatre personnes un nuage imposteur, qui leur dérobant la vérité, ne leur montroit que le mensonge.

CHAPITRE X.

Enchantement.

EN ce moment Léonée venoit faire sa cour à la Princesse d'Orbassan, Neraïr alla se placer à côté de la Zinzinienne : à leur ordinaire les Muguétiens faisoient de grands éclats de rire ; Fadel-ouk-kan parloit de son éternelle probité ; Santomar de la beauté & de la profondeur de

ſon génie ; Feramnés diſoit ce qu'il pouvoit ; Lemanos parloit de tout ſans rien dire ; & le modeſte Norſamis, ſans les écouter, regardoit de tems à autre la Princeſſe, & ſoupiroit par intervale. Neraïr dit tout bas quelque choſe à Léonée, elle fit un ſourire ; Melhoë, dont la vue étoit toujours attachée ſur le Prince, obſervoit l'un & l'autre avec étonnement ; l'enchantement de Grelotine commençoit à agir ſur elle. Les yeux de Neraïr lui parurent s'attendrir lorſqu'ils ſe fixoient ſur Léonée. L'attention de Melhoë redoublant, la Zinzinienne parut à ſon tour répondre aſſez favorablement aux regards paſſionnés du Prince. Melhoë fut perſuadée que tant de regards marquoient une intelligence établie. Cette idée fut un coup mortel pour la Princeſſe d'Orbaſſan.

Par les malignes influences de Grelotine, Neraïr crut Norſamis ai-

mé. Léonée auroit juré que la Princeſſe d'Orbaſſan & Harmanide n'étoient pas mal enſemble, & celui-ci trouvoit le Prince de Zinzinard trop bien avec ſa femme ; ainſi ces quatre perſonnes ſi unies, à l'inſtant même furent brouillées dans les formes.

La Zinzinienne, cédant à la force de l'enchantement de Grelotine, & s'abandonnant au déſeſpoir d'avoir perdu la tendreſſe d'un mari qu'elle aimoit, ſortit pour n'être plus témoin des tranſports que la Princeſſe & Hermanide éprouvoient en ſe voyant. Neraïr, encore plus troublé, ne pouvant ſoutenir la préſence d'une Amante perfide, & d'un Rival heureux, accompagna Léonée.

En ce moment la jalouſie verſa tout ſon venin dans le cœur de Melhoë, qui à ſon tour ſe crut trahie. Ingénieuſe dans l'accuſation, la jalouſie ne ſait point juſtifier.

Les loix des épreuves défendoient

tout éclairciſſement entre l'Amant & l'Amante qui y étoit ſoumiſe: Melhoë reſta en proie à la fureur de ſes tranſports jaloux, & la tendre Léonée, s'abſtenant des reproches, gardoit un morne ſilence avec ſon infidéle.

A toute heure, en tous lieux, la Princeſſe imaginoit avoir de nouvelles preuves de l'ingratitude du Prince : des idées auſſi funeſtes changerent ſon humeur; à ſa gayeté vive, mais décente, avoit ſuccédé une réverie profonde. L'air froid dont elle recevoit Neraïr, lui confirma la prétendue inconſtance de la Princeſſe d'Orbaſſan, & que la triſteſſe dans laquelle on la voyoit plongée, n'étoit que cet état de langueur, qu'une ame éprouve dans les premiéres atteintes d'une grande paſſion.

Les mouvemens impétueux auxquels le cœur de la Princeſſe étoit livré, n'échapperent point à Fadel-

ouk-kan. Il ne trouvoit en lui quelque esprit qu'autant qu'il falloit nuire : à force d'étudier les regards de la Princesse, il y lut une partie de ses inquiétudes. Fadel-ouk-kan, l'homme de son tems qui se connoissoit le mieux en jalousie, ne connoissoit l'amour que par elle. Enfin il épia avec tant de soin le mouvement des yeux de la Princesse, qu'il découvrit que Léonée étoit l'objet de toutes ses inquiétudes, & de même maniére bientôt il fut instruit des agitations du cœur de la Zinzinienne, de Neraïr & d'Harmanide. A tout hazard il se proposa de fomenter la jalousie de ces quatre personnes, ou de la faire naître s'il se trompoit dans ses conjectures.

CHAPITRE XI.

Deux hommes à probité.

SUr le champ il partit pour se rendre chez Almenire. La bonne nouvelle dont il étoit porteur, lui donnoit un certain air d'importance, avec lequel il avoit presqu'une figure supportable. Il trouva chez la Muguétienne Lemanos, Feramnés, Santomar, & ce certain Magistrat, dont au Bal Arnolfils avoit fait un si beau portrait à Melhoë. Fadel-oukkan apprit aux confédérés la découverte qu'il venoit de faire ; le cœur d'Almenire en tressaillit d'une joie barbare. A la haine seule que la Muguétienne avoit pour la Princesse, elle devoit, & son goût, & sa persévérance pour Norsamis : sans cette haine jamais Norsamis n'eût effleuré le cœur d'Almenire.

On en vint à chercher des expédiens, pour tirer parti des circonſtances ſi favorables à l'exécution de leur grand deſſein, chacun propoſa ſon avis, & cet avis étoit une impertinence. Le ſeul Fadel-ouk-kan ſe taiſoit, cependant ſa tête renfermoit un projet qu'il ne vouloit communiquer que quand abſolument il ſeroit bien évident qu'on lui faiſoit violence. Déja (ce ſiécle-là valoit bien le nôtre) on alloit ſe ſéparer, lorſque Fadel-ouk-kan feignit de s'abandonner à de grandes réflexions. On attendit qu'il donnât ſon avis, enſuite on s'impatienta : on le pria, il réſiſta ; il réva, on redoubla d'efforts ; & enfin, comme par inſpiration : Il me vient, dit-il, une idée.... Mais.... Non.... La choſe ſeroit horrible ! Santomar, le plus honnête homme du monde par les propos, répondit à Fadel-ouk-kan : Dites toujours, vous penſez bien qu'avec

les *sentimens d'honneur* qu'on me connoît, je n'ai garde d'approuver une perfidie ; ce que j'en fais n'est que par curiosité : j'aime à connoître tout ce dont l'imagination de l'homme est capable. Quelle est donc votre idée ?... Non, repliqua Fadel-ouk-kan, cela est affreux, aussi cet expédient n'est-il pas de moi ; mais j'ai vu des occasions semblables à celle-ci où il a fait des merveilles. Santomar, ne se montrant que curieux, & Fadel-ouk-kan, jouant le complaisant forcé : Si, par exemple, dit le dernier, on écrivoit une lettre.... Comment appellez-vous cela, continua-t'il, avec un air ingénu ? Une lettre dont l'Auteur reste caché. Ah ! qu'osez-vous proposer, s'écria Santomar avec effroi, une lettre anonime ? cela fait horreur, rien de plus odieux ! Donnez quelque moyen que l'on puisse avouer à la face de l'univers, en un mot qui

ſoit digne de moi.... Je ſuis de votre avis, interrompit Fadel-ouk-kan, & j'aimerois mieux périr que de faire une pareille perfidie.

Pendant ce diſcours, Santomar, feignant de réfléchir comme Fadel-ouk-kan avoit fait, cet homme ſi droit, ſi délicat ſur l'honneur, qui prônoit la régularité dans les procédés, rompit enfin le ſilence, pour prouver, à l'aide de pluſieurs diſtinctions, que rien n'étoit plus innocent qu'une lettre anonime, les honnêtes gens dans certaines circonſtances n'employant que de pareils moyens. Fadel-ouk-kan, comme on le penſera bien, fronda cette opinion; ils étoient en ce moment comme Caſtor & Pollux, qui, toujours ſéparés, habitent tour à tour les Cieux & les Enfers : cette ſublime comparaiſon cloche cependant en un point; c'eſt que Fadel-ouk-kan, ne demandant pas mieux que d'être

convaincu qu'il avoit tort, ſe ſervit de raiſons ſi foibles, que Santomar le lui perſuada ſans peine. La lettre anonime paſſa donc à la pluralité des voix.

En vain Lemanos proteſta contre cette réſolution, aſſurant que le moyen bas & uſé d'une lettre anonime n'auroit aucun effet. Mais Santomar, grand Dialecticien, repliqua que les hommes les plus prévenus, ſe laiſſent tous les jours abuſer, & par les mêmes artifices avec leſquels on les a déja dupé, & que le grand point eſt de ſavoir flater à propos leurs paſſions. Il ajoûta; que dans la circonſtance préſente tout devoit réuſſir. Pour achever de prouver l'excellence des lettres anonimes, Santomar cita grand nombre de Piéces de Théâtre, où ces ſortes d'avertiſſemens opéroient des miracles. Il fut enfin arrêté qu'on employeroit ce ſtratagême, & Fadel-ouk-kan &

Lemanos se chargerent de cette affaire.

CHAPITRE XII.

Jalousie.

REpétant donc la même manœuvre, dont on s'étoit servie pour se jouer d'eux, les deux perfides écrivirent à Neraïr, que la Princesse d'Orbassan & Harmanide, qui s'aimoient, devoient se voir à tel jour & à telle heure dans un lieu qu'ils désignerent. On apprit la même chose à Léonée, & Harmanide fut à son tour averti que le Prince de Zinzinard & Léonée se donnoient tous les jours rendez-vous à ce même endroit, & qu'il ne tenoit qu'à lui de les surprendre ensemble. Norsamis, que l'on vouloit guérir de sa passion pour Melhoë, reçut un avis semblable à celui qu'on avoit donné à Neraïr.

Le Prince resta pétrifié d'étonnement, en apprenant qu'il avoit un Rival dans un ami dont il ne se défioit point, & toujours ingénieux à se tourmenter, il crut se rappeller mille circonstances qui eussent dû lui donner des soupçons de la passion que la Princesse & Harmanide avoient l'un pour l'autre. Mais Léonée & Harmanide, n'écoutant que les aveugles transports de leur jalousie, attendoient avec impatience le moment qui devoit voir couler le sang de l'un des deux. Norsamis fut le seul, qui éclairé par l'amour, vit toujours dans la Princesse d'Orbassan un objet estimable.

Léonée se rendit la premiére au lieu où elle devoit trouver la Princesse d'Orbassan & Harmanide ensemble. Neraïr s'offrit presqu'aussitôt aux yeux de Léonée, sans doute qu'ils fussent entrés en explication, lorsqu'Harmanide, se présentant

tout-à-coup, alloit plonger dans le ſein de ſa femme un poignard, dont le coup fut arrêté par le Prince.

Fadel-ouk-kan & Santomar, qui étoient aux écoutes, voyant l'heureux ſuccès de leur perfidie, par un billet, donnerent avis à la Princeſſe qu'Harmanide venoit de ſurprendre ſa femme dans un tête-à-tête avec Neraïr, & on lui marquoit toutes les circonſtances de cette avanture.

La Princeſſe crut l'avis d'autant plus véritable, qu'il la confirmoit dans ces ſoupçons. La lecture de cette lettre précipita la tendre Melhoë dans un abîme de douleurs; ſaiſie par un froid mortel, elle tomba ſans connoiſſance : lorſqu'elle reprit l'uſage de ſes ſens, quel jour pour une Amante déſolée ! Le déſeſpoir dans le cœur & la mort dans les yeux, ſes joues ſe couvrirent de larmes.

Perfide Neraïr ! s'écrioit-elle, (ſa

voix avoit peine à ſe trouver un paſſage à travers les ſanglots qui l'étouffoient) c'eſt donc là cet amour éternel que tu m'avois juré !.... Si tu devois un jour devenir perfide, pourquoi m'accoûtumer à la douceur d'être aimée ?... Je ne te reprocherai point ce que j'ai fait pour toi... Que n'ai-je pas ſouffert dans cet exécrable ſéjour ! Ton impatience, tes ennuis, j'ai tout partagé ; mais, ingrat, je ne partagerai point ton crime, il eſt tout à toi.... Pourquoi me trahir ? Si la crainte s'eſt fait entendre à ton cœur, tu ne m'as jamais connue, tu n'étois pas digne de moi.

CHAPITRE XIII.

Petit avis ſur le choix des amis.

LA Princeſſe tenoit encore cette fatale lettre dans ſes mains, qu'elle trempoit de ſes larmes, lorſ-

qu'on lui annonça la visite de Zélide. Cette femme, née dans un climat éloigné de l'Empire Muguétien, n'ayant point passé par les épreuves, se servoit de cette circonstance favorable de sa vie, pour donner une haute idée de sa vertu, qui étoit toute dans l'extérieur de sa personne, & le mistére de sa conduite. Zélide ne pouvoit souffrir qu'il y eût dans le monde une femme vertueuse, seule elle vouloit jouir du privilége exclusif d'une bonne réputation.

Le caractére envieux de Zélide étoit connu de Grelotine, qui jettant les yeux sur elle, voulut la faire servir à ses vengeances contre le Prince. La Fée frappa Zélide de sa baguette; dès le moment les Furies déchirerent le cœur de la Prude: jalouse de voir dans la Princesse d'Orbassan une vertu qui n'étoit plus en elle, cette vertu lui parut être un re-

proche, dont elle ſe promit d'effacer la honte, en corrompant une innocence qui lui étoit ſi odieuſe.

Zélide, dont le maintien auſtére en avoit impoſé à la Princeſſe d'Orbaſſan, ſe paroit avec oſtentation d'un grand attachement pour elle. L'amitié eſt la paſſion des ames vertueuſes ; Melhoë ayant jugé la Prude digne de ſon amitié, la lui avoit donnée. L'état dans lequel étoit la Princeſſe, parut donner de l'inquiétude à Zélide, qui prit la liberté d'en demander la cauſe : Melhoë gardoit le ſilence, Zélide devint plus preſſante ; enfin, la Princeſſe fondant en larmes, remit à ſon amie l'écrit fatal qu'elle venoit de recevoir.

Jouant ſon rôle avec décence, Zélide lut, parut touchée ; enſuite pleura, pour étouffer un mouvement de joie qui alloit dérider ſon front ſévére, & avec toute la ſenſibilité poſſible pour les malheurs de la

Princeſſe, elle lui confirma la vérité de l'avis qui lui avoit été donné. La douleur de l'affligée fut alors à ſon comble.

Lorſque Melhoë eût tari la ſource de ſes larmes, Zélide pour la conſoler, lui tint le propos ſuivant : Oubliez, croyez-moi, Madame, le parjure qui vous trahit ; ſa perfidie lui fait perdre les droits qu'il a ſur vous. Que vous êtes heureuſe ! puiſque par ſon inconſtance, il vous rend la liberté de faire un meilleur choix. Une jeune femme ne peut illuſtrer ſa foibleſſe que par le mérite de ſon Amant, & vous êtes ſans excuſe. Votre Prince avec ſa boſſe n'étoit pas fait pour vous, & le goût que vous aviez pris pour lui, étoit une inadvertance de votre part, qui vous donnoit un grand ridicule. Ouvrez les yeux, Muguetia vous offre tout ce qui ſur la terre mérite d'être aimé. Je ne vois que mon devoir,

repliqua Melhoë, je ne vois que ma gloire, & de la douleur à trahir l'un & l'autre. Qu'eſt-ce que la gloire, répondit la donneuſe de conſeils? un fantôme auquel on ſacrifie des biens réels. Croyez-en mon expérience; cette gloire dont on fait tant de bruit, n'eſt pour notre ſexe qu'un voile miſtérieux dont on couvre ſes plaiſirs. Une femme prudente jouit de l'eſtime du monde, & ne ſe prive de rien. D'ailleurs, il ne faut pas trop compter ſur les jugemens du vulgaire, la calomnie lui en impoſe tous les jours. Vous m'étonnez, repliqua la Princeſſe, la vertu? .... Chacun en parle, interrompit la Prude, & perſonne n'en a la même idée : pour *un colet monté*, la vertu eſt la crainte du qu'en dira-t'on, avec un amour violent pour la médiſance; elles condamnent l'éclat, & non le plaiſir. Pour la coquette, c'eſt un fardeau dont les ſottes ſe chargent....

Mais, dit la Princeſſe indignée, pour une femme éclairée, la vertu eſt le bonheur trouvé dans l'accompliſſement de ſes devoirs. La maniére ſéche, dont la Princeſſe d'Orbaſſan répondit à Zélide, obligea celle-ci à ſe retirer, le viſage couvert de la honte de s'être fait connoître. La Princeſſe trahie, & par l'amitié, & par l'amour, s'abandonna à toute l'horreur de ſa ſituation.

CHAPITRE XIV.

Moment ſaiſi.

APrès le départ de Zélide, Melhoë inſatiable de douleur, lut & relut cent fois le billet qui lui apprenoit toutes les circonſtances de l'infidélité du Prince : enfin, la violence de ſon affliction épuiſant ſes forces, elle laiſſa tomber ſa tête ſur le ſopha où elle étoit aſſiſe, & ſe

plongea dans une réverie profonde.

Lorſqu'elle en ſortit, quelle ſurpriſe ! Norſamis à ſes genoux ! La Princeſſe fit un cri, alors il rompit le ſilence : Je ne viens point, dit-il, avec le deſſein téméraire de vous demander un retour, dont l'excès de ma tendreſſe & ma conſtance m'ont rendu digne ; ſouffrez l'aveu de ma paſſion ſans colére, vous aurez aſſez fait pour moi.

La Princeſſe, occupée du ſentiment de ſon propre malheur, ne put être inſenſible à celui de Norſamis ; elle eût voulu qu'il eût ceſſé de l'aimer. Qu'oſez-vous me demander ? repliqua-t'elle : toute à mon devoir, toute à mon amour, je ne puis rien pour vous ; plaignez-vous d'une ingrate, vous lui devez votre haine ; c'eſt un crime pour moi que de vous entendre. Fuyez.... N'eſpérez pas d'être obéie, repliqua Norſamis avec précipitation, il n'eſt plus en

moi de pouvoir me séparer de vous.

Melhoë ne put voir Norsamis à ses genoux, sans se rappeller ces momens précieux à son souvenir, où Neraïr lui jura de l'aimer toujours: ses yeux se remplirent alors de larmes. Tout m'est enlevé, s'écria Norsamis avec transport! La certitude de votre bonheur étoit le seul adoucissement à mon infortune. Si je suis condamné à ne jamais vous plaire, du moins chargez-moi de toutes vos peines: Parlez, Madame, la confiance ne trahit point le devoir, & l'heureux Neraïr.... Quel nom osez-vous prononcer, s'écria à son tour la Princesse, dans l'égarement de sa douleur? Ses pleurs recommencerent à couler avec abondance. Ce n'est plus un Amant qui vous presse, reprit Norsamis, c'est une ami tendre & sincére, permettez ces noms à mon attachement pour vous....

Le diſcours de Norſamis fut interrompu par l'arrivée des Envoyés du Grand-Prêtre, qui de ſa part venoient annoncer à la Princeſſe, qu'elle étoit attendue dans les jardins du Génie. En ce moment, on préſenta à Melhoë les femmes chargées du ſoin de la parure de celles qui devoient courir les riſques de cette derniére & dangereuſe épreuve : Norſamis diſparut auſſi-tôt.

Tandis que la Princeſſe à ſa toilette fait tout ſon poſſible pour être coiffée de travers, & que celles qui la coiffent, font de leur côté tous leurs efforts pour donner une ſimétrie élégante à ſa coiffure, il faut dire pourquoi l'on forçoit la triſte Melhoë à faire une promenade, dont elle ſe ſeroit bien paſſée.

Dix jours avant la fin des épreuves, le Grand-Prêtre aſſembloit les jeunes Muguétiens. Après avoir exigé d'eux le ſerment d'accuſer la vé-

rité, il demandoit à chacun en particulier, s'il avoit triomphé de la vertu de celle qu'on éprouvoit. Ceux que le Grand-Prêtre interrogeoit, n'avoient garde de lui en imposer, l'épreuve de l'anneau auroit détruit leur imposture, qui eût été punie. Si tous les Muguétiens avoient échoué, l'épreuve des jardins du Génie étoit ordonnée. Jusques à la Princesse d'Orbassan, aucune fille n'avoit eu la curiosité de voir les jardins de Vantima, & presque toutes n'avoient mis pour se rendre, que le tems suffisant pour reconnoître leur vainqueur, si par la suite des tems le hazard l'offroit à leurs yeux, fondées sur ce principe, que tous les momens qu'on donne aux rigueurs sont volés au plaisir. Mais lorsque le Grand-Prêtre vint à parler de Melhoë, chaque Muguétien déposa séparément en faveur de l'innocence de la Princesse. Zinzolin n'osa pa-

roître, & la Princeſſe fut condamnée à paſſer dix jours dans les jardins de Vantima. Alors Fadel-ouk-kan ſentit avec horreur que tout ce qu'il avoit fait, afin de perdre Neraïr dans l'eſprit de Melhoë, devenoit un crime inutile pour lui, dont un autre plus heureux alloit recueillir le fruit.

On avoit préparé un char ſuperbe, dans lequel la Princeſſe monta. Par le cortége magnifique dont elle étoit accompagnée, ſa marche reſſembloit à un triomphe, qui étonna d'autant plus, que c'étoit le premier de cette eſpéce que l'on eût vu à Muguetia. Lorſque la Princeſſe fut arrivée à la grille des jardins, elle y entra ſeule, & les portes ſe fermerent ſur elle.

LIVRE SIXIÉME.

CHAPITRE I.

Diverſité.

D'Abord des allées tortueuſes s'offrirent à la Princeſſe d'Orbaſſan; elle en prit une, & marchant à pas lens, elle arriva dans un parterre riant, qu'elle traverſa ſans daigner jetter les yeux deſſus. Au milieu étoit un Edifice galant, c'étoit le lieu où Vantima avoit vu couler tant de jours fortunés dans les bras de celles qu'il avoit aimées avant ſa funeſte avanture.

Le Lecteur me diſpenſera, s'il lui plaît, de décrire les merveilles que renfermoient ces jardins, il ſuffira qu'il apprenne qu'elles étoient les derniers efforts de l'art d'un Génie, tout puiſſant, voluptueux & inſpiré par l'amour.

Dès que la Princesse entra dans le Salon, les murs rendus harmonieux par le pouvoir du Génie, chanterent avec des voix divines les charmes de la Princesse, & le bonheur de l'aimer. La Princesse soupira; elles recommencerent à célébrer la beauté de Melhoë, ensuite avec des sons plaintifs, elles déplorerent l'aveuglement malheureux de celles qui se consument en regrets pour la perte d'un infidéle, & ce concert finit par une himne à l'inconstance & à la volupté, à laquelle les louanges de la Princesse servoient de refrein.

Les différentes expressions d'un amour heureux, qui frappoient les yeux de Melhoë, n'émurent point son ame, & les accens passionnés de ces voix enchanteresses ne purent que lui arracher des larmes, qu'elle donna toutes à l'inconstance de Neraïr. Alors une de ces voix

ordonna à la Princeſſe d'aller faire ſes viſites, & vous verrez bientôt à quels gens.

A l'extrêmité du parterre étoient huit allées obliques, qui conduiſoient à autant de pavillons, dans chacun deſquels la Princeſſe étoit obligée de faire tous les jours une viſite d'une heure. On lui laiſſoit cependant la liberté de ſe fixer dans celui des pavillons où elle ſe plairoit le plus.

Melhoë viſita ſucceſſivement ſix de ces rians reduits, où elle paſſa le tems preſcrit. Elle avoit trouvé dans chacun un inconnu; ils avoient tous des figures charmantes, mais dont les agrémens différoient autant que ceux de leur eſprit, & de leur caractére. Tous animés du déſir de ſéduire, employoient différens moyens: l'un faiſoit parler ſa langueur, l'autre l'impatience de ſes déſirs, un troiſiéme dans le délire d'une converſa-

tion vive & enjouée, se livroit à des transports téméraires; s'ils étoient sans succès, le Muguétien par une plaisanterie ingénieuse qu'il faisoit sur l'audace qu'il avoit eue, déridoit le front sévére de celle qu'il avoit irritée, & par-là se mettoit en droit de retomber dans la même faute. Certain peignoit la volupté avec des couleurs si vives, qu'il plongeoit la Belle qui l'écoutoit dans une ivresse qui le rendoit toujours vainqueur. Celui-ci étoit tout ce qu'il falloit être pour plaire, son humeur complaisante se plioit à tout. Un sixiéme, flateur, adroit, mettoit toujours la vanité d'une femme dans ses interêts.

Enfin la Princesse trouva dans le septiéme pavillon un Muguétien, qui comptoit à peine seize printems; c'étoit le jeune Almenor, les Graces l'avoient reçu sur leurs genoux. Dès qu'il vit la Princesse, il courut à elle, & il la conduisit à un canapé,

ſur lequel elle fut forcée de s'aſſeoir. Il lui exprima avec tranſport le plaiſir qu'il éprouvoit en la voyant : par l'émotion tendre qui regnoît dans les traits de ſon viſage, on l'eût pris pour le Dieu des plaiſirs. La Princeſſe ne répondoit rien ; Almenor la preſſa de parler avec des yeux ſi touchans, que toute autre que Melhoë lui eût plus accordé qu'il n'oſoit demander. Il fut galant ſans fadeur, & paſſionné ſans être langoureux. Sa converſation n'étoit quelquefois qu'un badinage léger, d'autres fois elle étoit l'expreſſion du ſentiment, mais d'un ſentiment plus voluptueux que tendre. Il occupoit toujours l'eſprit, ou cherchoit à toucher le cœur. S'il laiſſoit entrevoir ſes déſirs, il avoit le double mérite, & de les avoir, & de les ſacrifier à la délicateſſe de celle à qui il cherchoit à plaire.

En vain Almenor tentoit tous les

moyens poſſibles pour obtenir un regard de la Princeſſe ; jamais les charmes de ſa converſation ne purent lui mériter cette grace, & enfin il la vit diſparoître ſans avoir pu la fléchir.

Chapitre II.

Surpriſe de Melhoë.

LA Princeſſe portoit triſtement ſes pas vers le dernier pavillon : tout ce qu'on avoit mis en uſage pour flétrir ſa gloire, tout ce qu'on faiſoit enfin pour corrompre ſa vertu, la plongeoit dans une réverie profonde, dont elle n'étoit retirée que par l'idée préſente de l'infidélité du Prince. Bien des femmes s'en fuſſent vengées, & n'euſſent plus penſé à lui. Melhoë entra dans le dernier lieu qu'elle devoit viſiter. Un trouble s'éleve tout-à-coup dans ſon

ſon ame, elle rougit; c'étoit Norſamis qu'elle voyoit; ennemi d'autant plus redoutable, qu'en tout ſupérieur au reſte des Muguétiens, il n'avoit contre lui que de ſavoir aimer.

Norſamis dévoroit de ſes regards la Princeſſe, qui gardoit le ſilence; les pleurs couloient de ſes yeux, & le Muguétien ne put retenir ſes larmes, tant il fut touché de la douleur dont la Princeſſe étoit occupée. Il étoit difficile à Norſamis de pouvoir lui parler de ſa paſſion, c'eut été étouffer le germe de ſes eſpérances. Par ſon adreſſe il éluda le péril qu'il y avoit pour lui à ceſſer de ſe taire. Loin de la baſſe jalouſie de ces Amans, qui cherchant à dépriſer un Rival préféré, ſe rendent indignes de l'être, après quelques préliminaires aſſez adroits, il nomma le Prince, dont il loua les excellentes qualités. Melhoë écouta Norſamis; elle parut même être touchée de ſon

procédé généreux. Le Muguétien enchérit ſur ſes premiéres louanges, & l'attention de la Princeſſe en augmenta. Enfin il exagéra le bonheur de Neraïr en des termes obligeans pour la Princeſſe, & qui néanmoins ne décéloient point l'Amant. Quelque délicate que la Princeſſe fut ſur cet article, elle ne put s'en offenſer, perſuadée que Norſamis rebuté par ſes froideurs, renonçoit au deſſein de ſe faire aimer ; elle ne vit plus en lui qu'un honnête homme, qui aſſaiſonnoit ſes propos de ſes galanteries légéres, qui rendent la converſation plus vive. Auſſi Melhoë, perdant inſenſiblement les idées terribles qu'elle s'étoit faite d'un tête-à-tête avec Norſamis, pour lui tenir compte de la retenue qu'il avoit à ſon égard, elle ſe livra à un entretien, qui ne bleſſoit en rien les droits de Neraïr, qui, malgré ſon inconſtance, lui étoit toujours cher.

Lorſque l'heure à laquelle il étoit permis à la Princeſſe de quitter le Muguétien fut arrivée, elle ſortit, & il l'accompagna au Salon, où elle trouva lés ſept autres Muguétiens. Les huit Acteurs y ſoutinrent chacun leur rôle, & ſi bien, que Melhoë, bientôt ennuyée de toutes les galanteries des ſept premiers, n'écouta plus que Norſamis, qui ne lui parlant que de choſes indifférentes, avoit cependant le don d'y jetter ce genre d'interêt que l'amour imprime ſur tout ce qu'il touche, & qui ſéduit ceux mêmes qui ſont les plus prévenus contre lui.

Le reſte de la journée s'écoula dans les plaiſirs, qui trouverent la Princeſſe inſenſible à leurs charmes, & ce fut à leur fin que Melhoë dut la liberté d'être ſeule.

CHAPITRE III.

Almenor.

LE lendemain, lorſque le ſoleil eut rendu ſa lumiére au monde, la Princeſſe recommença ſa pénible carriére. Après les ſix premiéres viſites, Melhoë reparut aux yeux d'Almenor, les graces du jeune Muguétien en devinrent plus vives : toujours plus aimable, toujours plus épris, vingt fois il tenta, mais en vain, de faire perdre à la Princeſſe cette froideur cruelle, dont elle payoit ſes empreſſemens.

Je ne le ſens que trop bien, Madame, dit Almenor, un homme amoureux eſt toujours odieux à l'indifférente qu'il aime ; le déſir de plaire ne peut rien pour lui : ſi l'amour étoit un mérite, il m'auroit rendu digne de vos regards. Pourquoi vous

faiſant adorer, faut-il que vous ſoyez inſenſible ? Pourquoi par votre préſence êtes-vous venue troubler la tranquilité dont je jouiſſois ? Qu'il eſt affreux de connoître un bien que l'on doit perdre ! On n'aquert le bonheur de vous voir un inſtant, que pour le regretter toujours. Avant que vous vous offriſſiez à mes yeux, je penſois que la ſouveraine félicité étoit d'inſpirer de l'amour & de n'en reſſentir jamais. Que je me trompois ! Que vous m'avez changé ! Oui, ſans doute, il eſt un bien préférable ; brûler pour vous, vous voir, vous entendre, s'attacher ſur vos pas, enfin ſoupirer à vos pieds, voilà ce ſuprême bien que vous m'avez fait connoître. Soutenu par l'eſpérance de vous plaire, un ſeul de vos regards ſuffiroit à mon bonheur.

A la faveur d'un deſintereſſement ſi louable, Almenor ſe jetta aux genoux de Melhoë : Ah ! Madame,

dit-il, en imprimant un baiſer ſur une des belles mains de la Princeſſe, je mourrois content, ſi.... Melhoë le repouſſa, & fut s'aſſeoir ſur un autre ſiége.

Le jeune Muguétien, dont les déſirs s'enflammoient par la réſiſtance que lui oppoſoit la Princeſſe, vint encore ſe jetter à ſes genoux. Cette maniére de marquer ſon reſpect, qui met toujours à portée d'en manquer, déplut à Melhoë, qui ſe leva une ſeconde fois. Le Muguétien, n'étant plus maître de ſes tranſports, cédoit enfin à leur violence, lorſque l'heure de le quitter déroba la Princeſſe à ſes emportemens. Elle parut aux yeux de Norſamis, qui ſoutint le rôle généreux qu'il avoit pris le jour d'auparavant.

Quand le lendemain la Princeſſe fut obligée de recommencer ſes viſites, elle s'étoit ſi mal trouvée des ſept premiéres qu'elle avoit fait la

veille, & les ſept Muguétiens qu'elle en avoit honoré, s'étoient comportés avec ſi peu de ménagement, qu'elle réſolut, comme les loix le lui permettoient, de ne faire déſormais qu'une viſite de huit heures, & ce fut à l'heureux Norſamis qu'elle donna la préférence. Dès qu'il apperçut la Princeſſe, dans un moment où il ne l'attendoit pas, ſon cœur s'ouvrit à la joie.

CHAPITRE IV.

Songe.

QUand la Princeſſe ſe fût aſſiſe, toujours occupée de ſa jalouſie, elle garda le ſilence, & de tems à autre elle pouſſoit des ſoupirs; ſes yeux s'humectoient alors de larmes. Le généreux Norſamis chercha à diſtraire la Princeſſe des penſées triſtes dans leſquelles elle étoit abſor-

bée, & ne put y parvenir. Il eut recours, pour fixer l'attention de Melhoë, au ſtratagême qu'il avoit déja mis en uſage, & le nom de Neraïr le fit écouter; enfin, il parla tant de Neraïr, que bientôt il ne parla plus que de lui-même.

Melhoë, qui ne pouvoit plus ignorer que Norſamis n'étoit pas auſſi détaché qu'elle le déſiroit, fit tomber la converſation ſur des ſujets fort indifférens, afin d'ôter à Norſamis l'occaſion de s'entretenir de ſa paſſion. Mais le Muguétien par les tranſitions les plus heureuſes (ſans doute qu'un Amant en fut l'inventeur) revenoit toujours au point dont on vouloit l'éloigner.

Pour lors Melhoë ſe repentit d'avoir donné au ſeul Norſamis un tems qui devoit faire le partage de huit perſonnes. Cependant l'heure de revoir le Salon du Génie l'y ramena, & Norſamis lui donna la main. Les

fêtes de ce jour eurent encore un caractére plus touchant que celles de la veille.

Le jour fuivant la crainte de fe trouver trop long-tems feule avec Norfamis, obligea la Princeffe à donner une partie de la journée à Almenor, après Norfamis, il étoit le plus raifonnable des Muguétiens; mais pour cette fois, il répondit fi mal à l'attente de la Princeffe, qu'elle fe promit bien de ne plus lui faire un pareil honneur.

Tous ces manquemens de refpects alloient au profit de Norfamis: s'il étoit amoureux, du moins il s'en tenoit au plaifir de le dire, & la Princeffe parut chez lui plûtôt qu'elle n'avoit compté. Qu'il étoit tendre! De plus en plus épris, le conftant, le fidéle Norfamis à toute heure mettoit aux pieds de Melhoë fa liberté, fon fort, fa vie & fon amour, & la Princeffe, qui paffoit

toute la journée avec lui, commençoit à le plaindre.

Lorſque la nuit eut ramené les ombres ſur la terre, le ſommeil vint fermer les beaux yeux de la Princeſſe d'Orbaſſan, les ſonges vinrent auſſitôt ſe repoſer ſur ſa tête. Elle vit Neraïr enivré d'amour dans les bras de Léonée : lorſque cette image terrible eut été aſſez long-tems ſous les yeux de Melhoë, & que ſon cœur ſe fut ſuffiſanment abreuvé du poiſon de la jalouſie, un enfant, armé d'un arc & d'un carquois, apparut à la Princeſſe : En moi, dit-il, reconnois l'Amour, je viens ſécher tes pleurs. Il leva un voile qui couvroit le viſage d'un jeune-homme, elle vit Almenor. Dans ce moment Melhoë ſe ſentoit enflammée d'une paſſion violente pour lui, & n'étant plus maîtreſſe de ſes ſens, elle tomboit dans les bras de l'heureux Almenor. Tandis qu'elle y ſavouroit le double

plaiſir de la vengeance & de l'amour, Norſamis parut, qui, le poignard à la main, s'élançoit ſur elle, prêt à l'en frapper, il tournoit la pointe du poignard contre lui-même, & tomboit neyé dans les flots de ſon ſang.

Toutes ces images agirent ſi fortement ſur le cœur de Melhoë, qu'elle s'éveilla en ſurſaut : Almenor diſparut, elle n'eut plus d'autre objet devant les yeux que la perfidie de Neraïr en parallele avec la conſtance du fidéle Norſamis. Le ſpectacle ſanglant de ce dernier, ſe donnant la mort à la vue du bonheur d'un Rival, rappelloit à Melhoë tout ce qu'il avoit fait pour lui plaire ; elle ſentoit enfin combien une paſſion auſſi reſpectueuſe que la ſienne le rendoit digne d'être aimé.

C'étoit à deſſein d'inſpirer à Melhoë des ſentimens auſſi favorables pour Norſamis, que Grelotine vou-

lant lui livrer le cœur de la Princesse, avoit offert à celle-ci les illusions qui l'avoient frappée pendant son sommeil. Tandis que la Princesse, obligée de recommencer ses visites journaliéres, s'arme de sa vertu pour se rendre auprès de l'amoureux Muguétien, où elle croit le péril moins grand pour elle, que chez Almenor & ses compagnons, Norsamis de son côté attendoit avec transport l'instant qui, selon lui, devoit couronner ses feux. Mais revenons à Neraïr.

CHAPITRE V.

Spectacle.

LA jalousie est la compagne de l'amour; sans elle les Amans aimés n'auroient rien à envier aux Dieux. Neraïr, dévoré par la sienne, se croyoit abandonné par la Prin-

ceſſe, & craignoit que le ſéjour qu'elle faiſoit dans les jardins du Génie, ne fut funeſte à ſa vertu. D'autres fois il vouloit croire la Princeſſe innocente, & l'idée de ſon crime le faiſoit alors frémir.

Enfin la veille du départ de Melhoë arriva, les cent jours d'épreuves expiroient le lendemain à pareille heure où la Princeſſe étoit entrée dans le Palais. Neraïr ne ſentit point la joie que lui devoit donner l'approche du bonheur de poſſéder celle qu'il aimoit plus que ſa vie; en proie aux chagrins, il ſe laiſſoit conſumer par eux: d'autres fois il les combattoit, mais lorſqu'il croyoit les avoir banni de ſon ame, revenant l'aſſaillir avec plus de violence, ils triomphoient de tous ſes efforts. Une horreur inconnue s'emparoit alors du cœur du Prince, elle ſembloit lui annoncer le coup dont il étoit menacé; la haine prenoit la place de

l'amour, ou plûtôt l'amour, armé du flambeau de la haine, lui en faiſoit éprouver le ſupplice.

Le Prince, que tant de combats rendoient incertain, vouloit prendre un parti, & ne ſe déterminoit à rien. Il vouloit croire la Princeſſe innocente, & lui reſter fidéle, & d'autres fois l'abandonner comme coupable. Mais bientôt l'amour ſe faiſant entendre, ſon cœur ſe rempliſſoit de ſentimens tendres, & de ſes yeux couloient ces larmes, dont la douceur n'eſt connue que des Amans. Etats heureux! s'il en étoit de permanent pour les Suivans de l'Amour.

Le terme des jours que la Princeſſe devoit paſſer dans les jardins du Génie étant arrivé, elle reparut au Palais. Dans l'agitation où ſe trouvoit Neraïr, il voulut ſe dérober aux yeux de la Princeſſe. Enfermé dans ſon appartement, il tenta vaine-

ment d'oublier ſa douleur dans les bras du ſommeil qui le fuyoit. Le ſommeil ſe refuſe aux infortunés, ils perdroient leurs malheurs de vue, & il ne ſemble fermer les yeux de l'homme heureux, que pour l'éloigner de l'idée préſente de ſa félicité.

Tandis que tout dormoit dans l'univers, Neraïr étoit allé promener ſes inquiétudes & ſon inſomnie dans la galerie qui conduiſoit à l'appartement de la Princeſſe d'Orbaſſan. A peine s'étoit-elle endormie, qu'un bruit ſe fit entendre, ſuivi preſque auſſi-tôt d'un grand cri. Attiré par le bruit, Neraïr craignant pour la perſonne de la Princeſſe, frappa aux portes de ſon appartement. A ſa voix elles lui furent ouvertes, & il entroit dans la chambre de Melhoë au moment qu'on apportoit les lumiéres qu'elle avoit demandées. Neraïr s'approcha de ſon lit, dont il ouvrit les rideaux avec précipita-

tion. Qui l'eût jamais penſé ? Norſamis étoit à côté de la Princeſſe, & Zinzolin dans l'ajuſtement le plus galant, la tenoit dans ſes bras, dont elle s'efforçoit de ſe débarraſſer.

CHAPITRE VI.

Imprécations.

AU moment que Neraïr avoit les yeux fixés ſur tant d'objets odieux, Naſillonne (qui ne ſachant plus que radotter, étoit venue à Muguetia, j'ignore pourquoi) erroit dans la chambre de la Princeſſe d'Orbaſſan, avec la démarche de quelqu'un qui cherche ſes lunettes égarées ; en effet, la bonne vieille avoit perdu les ſiennes. La Fée n'entrevoyoit donc ce qui ſe paſſoit qu'à travers un brouillard. Alors s'approchant du Prince qu'elle avoit apperçu dans le lointain, elle ſe rendit viſi-

visible à lui seul. En vérité, dit-elle, en s'adressant à son Bien-aimé, votre Melhoë est une personne charmante ! Je vous l'apprens à regret, vous l'êtes.... Cela est triste pour un joli garçon tel que vous; que faire ? Il faut s'en consoler. La Princesse d'Orbassan est une mal-avisée, de vous prendre pour témoin, encore si vous pouviez l'ignorer, passe; mais une pareille effrontée est indigne de vous, & vous la perdez pour jamais.

Si les traits de la douleur étoient mortels, Neraïr eût en ce moment perdu la vie au spectacle qui s'offroit; il pâlit d'horreur, resta immobile, & ses sens furent suspendus; mais bientôt la fureur lui en rendit l'usage. Sans daigner s'abaisser jusques à des reproches, qui honorent une infidéle, il prit la fuite & disparut.

Melhoë demanda à voir le Prin-

ce ; on le chercha par ſon ordre, mais en vain : elle s'informa de ce qu'il étoit devenu, on ne put l'en inſtruire. Le cœur de la Princeſſe ſe remplit d'amertume, elle s'abandonna aux larmes, & par contrecoup, la Cour de Melhoë en fit autant, bien mortifiée de ne pouvoir enchérir ſur la douleur de la Princeſſe.

Tandis que le tumulte & la douleur regnoient dans le Palais de Melhoë, le furieux Neraïr s'éloignoit avec précipitation de la Capitale de l'Empire des Muguétiens. Le Prince marcha toute la nuit, & lorſque le ſoleil vint éclairer l'univers, Neraïr, ſe tournant du côté de la ville de Muguetia, ſur laquelle il lança un regard terrible : Cité malheureuſe, tremble, s'écria-t'il, l'orage de la vengeance gronde ſur toi. Les Dieux doivent ta ruine à leur juſtice, & au monde outragé. Puiſſe-tu bientôt de-

venir la proie d'un vainqueur inexorable, que tes murs tombent reduits en cendres, & que son peuple timide périsse en fuyant devant des ennemis rendus courageux par sa lâcheté; que toujours justes, ils écrasent sous leurs pieds tes enfans au berceau, enfin, que les femmes de tes habitans amenées captives, finissent dans le malheur & dans l'opprobre une vie souillée par le crime. Les regards du Prince tomberent alors sur le Palais de la Princesse, dont le faîte s'élevoit dans les airs; un mouvement d'horreur fit reculer Neraïr, & il s'éloigna avec plus de précipitation.

CHAPITRE VII.

Espéce qui ne manquera jamais.

LE Prince marcha plusieurs jours, & sans se reposer. Livré au tour-

ment de la fureur, il ne respiroit que la vengeance; l'espoir de la satisfaire un jour, lui donnoit la force de supporter la vie, & le désir de la conserver. Il alloit cependant succomber à la lassitude & au besoin, lorsqu'à travers des arbres, appercevant une petite habitation, il y dirigea ses pas.

Elle appartenoit à un vieillard solitaire, c'étoit un Sage, comme chacun sans doute, il avoit l'air vénérable, cela va sans dire; le Prince, qui connoissoit ses devoirs, ne manqua pas d'être frappé de respect, & le vieillard reconnoissant se sentit un interêt vif pour le jeune Inconnu. Tout fut jusques là dans les régles.

Comme on le voit, la simpatie agissoit également sur le cœur de l'un & de l'autre: cette simpatie cependant, si mistérieuse, si honorée, & dont on raconte tant de prodiges, n'est quelquefois que la conve-

nance des caractéres; dont les rapports sont exprimés dans la phisionomie des personnes, qui au premier coup d'œil se sentent entraînées l'une vers l'autre; mais le plus souvent la simpatie n'est que la rencontre fortuite de deux besoins de même nature, qui cherchent à se satisfaire. Aussi me suis-je toujours douté que la situation du Prince lui faisoit souhaiter un confident, (car qu'est-ce qu'un Amant sans ce meuble?) & que le vieillard, ennuyé de sa solitude, trouvoit avec plaisir une société. Tous deux avoient un interêt égal à se lier, & vous verrez les confidences aller leur train.

Pour ne pas perdre un moment, ce qui est un précepte si recommandé par les Philosophes,Neraïr voulut d'abord conter son avanture; & pour en venir au point essentiel à la maniére épique, il plaçoit inconsidérément Norsamis dans le lit de

Melhoë, ce qui parut une grande faute au vieillard. Arrêtez, dit-il gravement, cette maniére de conter eſt bourgeoiſe, & ſent ſon Bâtard; quand on a des peres, il faut en parler : prenez donc, s'il vous plaît, votre hiſtoire, au moins à la naiſſance de votre triſayeul. Le conſeil du vieillard m'a paru d'un ſi grand ſens, qu'à peu de choſe près je m'y ſuis conformé, en écrivant la préſente hiſtoire. Neraïr pour ſatisfaire le vieillard, commença ainſi :

Mon triſayeul, né avec toutes les vertus, étoit d'une beauté parfaite, & jamais il ne fut un Prince ſi accompli... Vous me permettrez de vous avertir, mon fils, dit le vieillard, en interrompant l'Hiſtorien, que rien n'eſt ſi déplacé, que de faire un ſi pompeux éloge de votre triſayeul. Laiſſez aux autres le ſoin de rendre à ſon mérite le tribut des louanges qui lui étoient dues. Pour vous,

parlez-en modeſtement. D'ailleurs, vous en jugez un peu ſur l'étiquette du ſac, car je ne penſe pas que vous l'ayez connu ; mais vous vous imaginez qu'ayant l'honneur d'être votre triſayeul, néceſſairement il devoit être un homme accompli, pour me ſervir de vos propres termes. Si vous ſuivez encore mon conſeil, vous laiſſerez toutes ces expreſſions vuides de ſens à ces faiſeuſes de Roman, qui n'ayant pas reçu du Ciel le don de penſer, ſe donnent cependant la liberté d'écrire. Ces femelles, pourſuivit le vieux babillard, ne voyent leurs héros qu'avec les yeux d'une Amante ; mais le Public ne regarde l'*admiratrice* & ſon héros qu'avec pitié.

Le Prince recommença ainſi ſon récit : *Mon triſayeul, né avec toutes les vertus, étoit d'une beauté parfaite, & jamais il ne fut un Prince ſi accompli. A quinze ans il devint amoureux de*

ma trisayeule, c'étoit la Princesse Armenophise, fille du grand Roi des Menoniens.... Alte-là, s'écria le vieillard. Devenir amoureux, quelle folie! il n'y a d'amour permis que l'amour de la sagesse; un homme sensé n'est jamais amoureux. Pardonnez, mon cher fils, mais il est bon de vous instruire, & vous pouvez poursuivre.

Mon trisayeul, né avec toutes les vertus, étoit d'une beauté parfaite, & jamais il ne fut un Prince si accompli. A quinze ans il devint amoureux de ma trisayeule, c'étoit la Princesse Armenophise, fille du grand Roi des Menoniens; elle étoit belle & vertueuse.... La beauté est un don, dit le vieillard, en coupant la parole au conteur, les seules qualités aquises méritent des éloges. Au reste, mon cher fils, ajoûta-t'il affectueusement, louer une femme sur sa vertu, c'est, vous le sentez bien, dire que toutes cel-

les de son sexe sont.... On ne loue que ce qui est rare. Continuez, je vous prie, mon cher enfant. Pour la quatriéme fois Neraïr recommença sa narration.

Mon trisayeul, né avec toutes les vertus, étoit d'une beauté parfaite, & jamais il ne fut un Prince si accompli. A quinze ans il devint amoureux de ma trisayeule, c'étoit la Princesse Armenophise, fille du grand Roi des Menoniens; elle étoit belle & vertueuse: bientôt Armenophise répondit aux sentimens passionnés de mon trisayeul par le plus tendre retour. De bonne foi, interrompit le prolix donneur de conseils, vous devriez supprimer cette circonstance, qui ne fait pas honneur à la mémoire de votre trisayeule. D'ailleurs, l'expression en est obscéne, & présente à l'imagination certaines idées qui font rougir. Il me semble que je vois Armenophise se glisser dans le lit de votre trisayeul;

car ce tendre retour, qui fut si prompt, m'apprend que le marché fut bientôt conclu, & cela blesse les oreilles délicates.

Je suis bien blessé, repliqua le Prince, de n'entendre que des moralités ennuyeuses & triviales, & vous êtes, mon Révérend Pere, un cruel homme! Avec vous on ne peut conter son histoire, cela est du dernier incommode. Puisque vous le voulez, régentez l'univers, je ne veux pas être votre disciple, adieu.

Ceux de mes Lecteurs qui voudront blâmer mon Héros, d'avoir manqué de respect à un homme vénérable par son âge, se souviendront, s'il leur plaît, qu'il étoit d'un naturel impatient, que ses malheurs avoient aigri. Pour ceux qui condamneront le vieillard, qu'ils n'oublient point qu'il avoit tous les droits pour radotter. Ce vieillard, dès ses premiéres années, avoit été grand

donneur de conſeils, & telle eſt l'ingratitude des hommes; ces conſeils ne lui avoient valu que le triſte honneur de paſſer pour un ennuyeux. Comme tous ſes pareils, vieilli dans l'exercice de ſes paſſions, il en étoit aux regrets du paſſé, dont il eût fait le même uſage, s'il lui eût été rendu. On dit qu'il tenoit ſon goût pour la morale de ſa Mere, une de ces hipocrites, qui commercent avec le vice ſous la banniére de la vertu. Il médiſoit du préſent, qui le rendoit malheureux: en homme vain, il vantoit le paſſé, qui lui étoit cher par le ſouvenir de ſes plaiſirs, & il avoit mauvaiſe opinion de l'avenir, qui devoit amener ſa fin. Pour illuſtrer ſa vieilleſſe, il cenſuroit tout, cette manie le rendit mépriſable au monde, auquel il étoit déja indifférent. Il faut plus de vertus pour ſe faire honorer dans la vieilleſſe que dans les premiers tems de ſa vie. On ne

passe rien aux vieilles gens, pas même les histoires du passé. La jeunesse rachete par ses agrémens les défauts de son âge; les vieillards n'ont point d'échange à faire.

CHAPITRE VIII.

Patrie de l'Auteur.

LE Prince pressoit sa marche; il erra un tems considérable dans ces climats, où le dégoût regne avec l'ennui qui lui doit son être. Que de mortels se sont perdus dans ces climats glacés! La terre n'y produit que des poisons lens; s'ils étoient plus actifs, ils seroient moins funestes. De tristes ciprès y étalent leurs rameaux; un crépuscule éternel couvre ces campagnes uniformes, habitées par le silence. L'ame insensible des stupides habitans de ces lieux, toujours noyée dans la langueur, n'é-

prouve jamais cette aimable viciſſitude, cette alternative momentanée de biens & de maux. Mêlange déſirable, qui rend la joie plus piquante, & affoiblit le ſentiment des maux par le ſouvenir des plaiſirs! L'eſpérance, cette fidéle compagne de l'homme, d'une main émouſſe les traits de la douleur, & de l'autre étale aux yeux des mortels le ſpectacle ſouvent menſonger des plaiſirs qui vont renaître pour eux: eſpérer, c'eſt jouir.

Neraïr fut bientôt arraché de ces triſtes lieux par les cris de la Jalouſie. Viens, lui dit-elle, malheureux! L'oubli de ton infidéle finiroit ton infortune, & mon ſuprême bien eſt de l'augmenter. Rougis, continua-t'elle, de ton inſenſibilité: la perfide Melhoë, riant de tes malheurs, ajoûte l'inſulte à l'offenſe; chaque inſtant de ſa vie eſt un outrage pour toi: le mépris impuiſſant ne peut

rien pour ſe venger ; c'eſt dans les flancs de l'infidéle qu'eſt la fin de tes tourmens.

A la voix de la Jalouſie le Prince ſe réveilla. Montre-moi, dit-il à ſon ennemie, montre-moi la coupable, bientôt elle ne ſera plus. Alors courant comme un inſenſé, il s'éloigne de ces déſerts, dont par ſes clameurs il alloit troubler le lugubre repos. La courſe du Prince le conduiſit ſur les bords d'une mer orageuſe, ſa rage lui cachoit le péril, il ſe précipita dans les flots.

Quelque tems il roula au gré des vagues irritées, qui le poufferent avec fureur contre la pointe d'un rocher. Le déſir de conſerver la vie ſe fit ſentir au Prince ; il ſaiſit avec force la pointe du rocher ſalutaire : mais quel prodige ! un nuage diſparut tout-à-coup, & laiſſa voir au malheureux Neraïr une région enchantée, qui n'étoit ſéparée de lui

que par un petit détroit qu'il franchit à l'inſtant.

CHAPITRE IX.

Grand emplacement à bâtir.

DÈs que le Prince eut touché cette heureuſe terre, il ſentit le calme renaître en ſon ame; une main divine la rempliſſoit de nectar: ſa paſſion pour la Princeſſe d'Orbaſſan n'étoit plus accompagnée de ces tranſports furieux dont il avoit éprouvé le ſupplice. Rempli d'un ſentiment inconnu, il ſe ſentoit entraîné dans les différens lieux de ce ſéjour.

Là, dans l'intérieur d'un bois ſombre, où ſe renferme le ſilence, ſont des eſpaces rians, qui varient la décoration ſimple de la nature.

Ici, un gazon touffu couvre de ſon tapis une campagne coupée par

des canaux, où coule une onde fugitive, qui fuit avec un doux murmure : des arbres, dont la cime touche les Cieux, étalent leur ombrage sur ces bords ; à leur verdure riante on connoît leur immortalité. Différentes fleurs entrelaſſant leurs foibles tiges, les élevent autour du corps de ces enfans de la terre, & panchent leurs têtes délicates, qui tombent en feſtons : l'union de deux cœurs fait leur force & leur félicité.

Attenant cet endroit, le calice des fleurs conſerve les larmes que répand la tendre aurore, les oiſeaux en folâtrant viennent ſe deſaltérer de ce nectar : tel eſt le pouvoir de l'Amour, il rallume dans leur ſein les feux amortis de leur tendreſſe.

Le roſſignol, perché ſur un mirthe, chante ici ſa flamme avec cet organe enchanteur que les Dieux lui ont donné pour célébrer ſes plaiſirs. Sa tendre compagne mêle ſes ac-

accens à ceux de ſon époux. Par leurs accords les ames ſont émues. Eh ! quel cœur peut réſiſter à la voix de l'Amour !

Les yeux de Neraïr ſe remplirent de larmes délicieuſes. Tout ne lui parloit que du bonheur d'aimer & d'être aimé ; alors les charmes de Melhoë ſe peignirent dans ſon cœur avec des couleurs plus vives , il ſentit toute ſa tendreſſe pour elle, & ſe rappella les premiers momens qui la virent naître. Souvenir délectable ! Pour un Amant heureux ſource féconde de plaiſirs ! vous ne faites qu'augmenter la douleur d'un Amant miſérable. S'il eſt affreux d'avoir reçu un cœur tendre, quand on ne doit jamais être aimé ; qu'il eſt plus affreux encore d'être trahi par ce qu'on aime ! Neraïr fut arraché à ces réflexions par des objets nouveaux qui s'offrent en foule à ſa vue ; ils l'entraînent, il vole.

Ses pas le portent dans un labirinthe, formé par des allées de mirthes odorans; le mistére en avoit tracé & entrelassé les routes obliques: elles s'égaroient, se perdoient, se confondoient les unes dans les autres. Un ruisseau amoureux cherchant à les réparer, parcouroit sur un sable d'or leurs détours sinueux. A son tour il se perdoit, se retrouvoit, alloit & revenoit sur ses pas; il ne pouvoit s'éloigner de l'objet de sa tendresse. Amans volages, tout dans la nature reprouve votre inconstance; elle romproit les nœuds éternels qui lient tous les êtres! Au sein du labirinthe est le berceau de la Félicité; un gazon fleuri y forme un lit voluptueux, objet des désirs de l'homme, mais dont l'usage n'est reservé qu'aux Dieux, & ces Dieux sont les favoris des Belles.

Dans le vaste contour d'une prairie, dont les limites fuyent dans le

lointain, les animaux de différente eſpéce ſe jouent enſemble : uniquement occupés de leur tendreſſe, leur guerre cruelle eſt oubliée. L'amour peut ſeul remplir l'abîme de la cupidité ; il eſt le ſeul bien ; il ſuffit au bonheur de tous les êtres ; ſon immenſité remplit tous les cœurs ; le partage n'affoiblit point ſa puiſſance ; il feroit le bonheur de mille mondes nouveaux.

Le Remords n'a pu ſe frayer une route juſques à ces lieux ; le Crime ſon conducteur, eſt banni de l'Empire où l'Amour & la Conſtance, aſſis ſur un trône élevé par l'Eſtime, diſpenſent des loix aux mortels. La Confiance & l'Egalité ne ſe plaiſent que dans les cœurs vertueux : elles fuyent les regards de la Perfidie & de la Méchanceté, toujours dévorées de la ſoif des forfaits.

Plus Neraïr pénétroit dans le ſein de ces retraites enchantées, plus

les objets qui s'offroient à ſes yeux avoient une expreſſion touchante. Une haie de différentes fleurs renferme dans ſon enceinte le baſſin d'une fontaine, qui jaillit en caſcade. Zéphire enleve une partie de l'onde dans ſes aîles folâtres, il les ſecoue, & le criſtal humide retombe en roſée ſur une plouſe verdoyante. Un pavillon de roſiers, de jaſmins & d'œillets s'éleve au-deſſus de la tête de la jeune Nayade, ils la défendent des traits enflammés que le ſoleil darde contre elle. Des abeilles volent autour, elles vont en bourdonnant cueillir leur miel ſur les lévres de Flore, qui ſourit en voyant leur larcin.

A quelque diſtance la vigne, cette épouſe tendre, que les Dieux ont donnée à l'ormeau, la preſſe dans ſes bras délicats, il eſt ſa gloire & ſon appui, elle eſt ſon ornement & ſa joie : l'Amour les unit pour ne

jamais les féparer. A leurs pieds la tourterelle, ce modéle de l'amour conjugal, à la honte des humains, eſt fidéle à l'objet de ſa tendreſſe. Le perd-t'elle de vue pour un moment, elle eſt aſſaillie par la crainte de ne plus le revoir; elle ſoupire, gémit, l'appelle, il vole, l'impatience de revoir ſa compagne redouble l'activité de ſes aîles, il arrive enfin; quels transports! leur ame eſt toute dans leurs yeux, ils éprouvent cette allégreſſe inexprimable que ſentent deux Amans rendus l'un à l'autre après une longue abſence. Ils ſe précipitent en de longs embraſſemens; ils les redoublent; leurs regards dévorans errent ſur ce qu'ils aiment; ils ſe ſourient tendrement; tous leurs ſens ne peuvent ſuffire à leurs déſirs; mais bientôt leurs ames ſe confondent, l'excès de leur amour eſt la meſure de leurs plaiſirs.

A chaque inſtant le jour s'embel-

liſſoit en ces lieux, le ſoleil qui les regardoit avec complaiſance, s'en éloignoit à regret; mais bientôt emporté par la loi qui le domine, en ſe précipitant, il jettoit encore un regard amoureux ſur cette région chérie; un nuage d'or le déroboit tout-à-coup, il ne reſtoit plus qu'un mélange du jour & de la nuit, plus doux que le jour même.

Chapitre X.

Temple démoli.

Neraïr, occupé de la beauté de ces demeures riantes, erroit ſans faire attention qu'il n'y découvroit aucun habitant. L'envie de s'inſtruire du nom du lieu où il ſe trouvoit, lui fit enfin déſirer la rencontre de quelque mortel. Nulle trace d'homme ne s'offroit à ſes regards; il prit un ſentier fleuri, qui le

mena à travers un bois épais dans un lieu découvert.

C'étoit une grande esplanade de forme circulaire, dont une petite partie étoit occupée par un édifice d'une structure simple, mais élégante; des figures simboliques en faisoient le seul ornement. Un mouvement de joie se fit sentir au Prince; il se hâta de pénétrer dans l'intérieur de ce lieu sacré; il étoit encore d'une simplicité plus grande. Un piédestal de marbre blanc portoit l'image d'une Vierge assise sur un globe; la Divinité étoit exprimée dans l'air doux de sa phisionomie; ses mains étoient liées avec des guirlandes de fleurs; des vêtemens transparens & d'une blancheur éblouissante couvroient sa personne; à ses pieds on voyoit un vase flamboyant; une femme, vêtue comme la Déesse, en embrassoit les genoux: elle parut à Neraïr être la Prêtresse de la Divi-

nité. Sur l'autel qui étoit devant on lisoit ces mots : *Nul coupable ne peut entrer en ces lieux consacrés à la fidélité.*

La lecture de cette inscription ralluma dans le sein de Neraïr cette fureur qui l'avoit séparé de Melhoë. Quel souvenir affreux, s'écria-t'il ! où fuit-elle !....

Alors jettant les yeux sur l'inconnue, il sentit son ame s'attendrir. Que je plains, dit-il, cette infortunée ! sans doute, qu'abandonnée par un parjure, ou trahie par un volage, elle pleure ici ses malheurs. L'infortune est donc le prix de la vertu ! Pourquoi, grands Dieux, n'unissez-vous point les cœurs innocens, leur union feroit leur félicité ? J'aurois vu, continua-t'il, cette inconnue, elle auroit eu mon cœur, peut-être qu'elle eût été sensible à mes soupirs ! Mais toi, perfide, que je n'ose nommer.... Ah ! Melhoë,

Melhoë! que ne me donnois-tu la mort avant de consommer ton crime.... La voix du Prince fut alors étouffée par sa fureur.

La violence des exclamations de Neraïr arracherent l'inconnue à ses réflexions ; elle tourna la tête, & avec un grand cri, fondit dans les bras du Prince. Ah ! Neraïr, je meurs contente, dit-elle avec une voix étouffée : elle tomba sans connoissance. Ouvre tes yeux, ma chere Melhoë, s'écria-t'il, reviens à la lumiére ! ta mort va me précipiter dans le tombeau. Vois à tes genoux un Amant qui t'adore, il te rapporte un cœur fidéle, un cœur digne de toi. A ces derniers mots, la Princesse entr'ouvrit la paupiére qu'elle referma soudain. Neraïr s'abandonnoit au désespoir, il ne retrouvoit une Amante fidéle que pour la perdre sans retour. Les soins du Prince la rappellerent enfin à la vie.

Ah ! Neraïr, dit-elle alors, les yeux en pleurs, je vous revois enfin ! .... Vous m'êtes rendu ! .... Que vous êtes cruel ! Il ne put répondre à ſon Amante ; l'état où elle s'étoit trouvée, avoit ſuſpendu dans le Prince l'effet de ſa joie ; il y ſuccomba à ſon tour. Tous deux enfin, accoûtumés au plaiſir de ſe revoir, étoient dans un délire plus doux que l'état de la raiſon.

Les ames des deux Amans s'égaroient en de longs tranſports, lorſque la curioſité vint les interrompre. Ils étoient tous deux preſſés de s'apprendre leurs avantures. Le Prince garda le ſilence, pour laiſſer parler la Princeſſe ; & je vais de mon côté inſtruire mes Lecteurs d'une infinité de détails qu'il ſeroit mal à moi de leur laiſſer ignorer.

Chapitre XI.

A points nommés.

On ne doit pas avoir oublié que Melhoë avoit eu par la bienveillance de Grelotine, un ſonge qui lui avoit montré Norſamis, ſe perçant d'un coup de poignard, à la vue du bonheur d'un Rival. Ce ſpectacle l'avoit mue d'un ſentiment de pitié, dont la Fée des Grelots eſpéroit beaucoup. La Princeſſe, obligée de ſe lever pour recommencer ſes viſites journaliéres, avoit pris le chemin du pavillon habité par Norſamis, où elle avoit compté trouver plus de ſureté pour ſa perſonne, que chez les ſept autres Muguétiens, avec leſquels il n'étoit plus poſſible de tenir, tant ils craignoient la preſcription contre leurs droits. Norſamis plus retenu s'étoit contenté de

parler ; encore passe, on pouvoit vivre avec lui : cependant celui-ci n'auroit rien relâché de ses prétentions. Il attendoit donc la Princesse avec une grande impatience, elle parut. Il fit tout ce qui étoit en lui pour triompher de sa résistance, & ne put y parvenir. La Princesse coiffée du Prince, ne pensant qu'à lui, sortit du jardin du Génie sans vouloir entendre raison.

Norsamis, étant rentré chez lui, fort chagrin, s'étoit couché, & qui pis est, endormi, contre toutes les loix de la bienséance, qui ordonnent qu'un Amant maltraité soupire nuit & jour, comme le prouvent tous les Romans. Tomber dans la même faute que Norsamis, & s'en vanter, ce seroit se priver des secours de la pitié : que d'Amans lui ont dû leur bonheur !

La vénérable Grelotine, qui ne dormoit jamais quand il falloit nui-

re, aussi dit-on qu'elle veilloit toujours, indignée que malgré tout son pouvoir & sa haine, Melhoë sortit victorieuse des épreuves où sa méchanceté l'avoit engagée, monta sur son char, & à l'instant elle se trouva dans la chambre de Norsamis, qu'elle trouva dormant profondément. Grelotine avoit pris le dormeur dans ses bras, & l'étoit allé porter dans le lit de la Princesse d'Orbassan, qui dormoit aussi. Cela fait très-adroitement, elle s'empara des lunettes de Nasillonne dont elle apprit l'arrivée, à la vue des *Besicles* de la vieille Fée, que celle-ci avoit laissées sur un siége de cette chambre, tandis qu'elle les cherchoit ailleurs.

Les procédés de Grelotine étoient formellement contre les loix des épreuves, qui défendoient dans les séductions des Muguétiens, l'usage de tout secours surnaturel. Les Fées mêmes ne pouvoient rien contre les

Muguétiens, qui tous étoient ſous la protection du Souverain des Génies. Sans cela, la Fée des Grelots n'eût penſé qu'à elle, & Norſamis eût payé de ſa perſonne, ou elle l'en eût puni. Pour revenir à l'action de Grelotine, elle n'y regardoit pas de ſi près : ſi elle eût voulu ſe conformer aux loix, il eût fallu qu'elle eût changé totalement de conduite, & on ſent qu'une conduite ne ſe change pas comme une cornette.

De retour des jardins de Vantima, Melhoë n'avoit point vu le Prince ; elle s'étoit endormie la tête remplie de lui. Le ſommeil lui en rendit la préſence : ſans doute elle le revoyoit fidéle, n'étant plus maîtreſſe de ſes tranſports, elle tendit les bras, ſon intention étoit pour le Prince, elle avoit embraſſé ſon Rival : Norſamis, à demi éveillé par cet embraſſement de *hazard*, en homme reconnoiſſant, avoit rendu ca-

reſſe pour careſſe. Peut-être qu'en ce moment il révoit à Melhoë, il eſt même plus décent de le croire. Le dirai-je enfin, de bienfaits en reconnoiſſance, la Princeſſe ſeroit devenue infidéle & Norſamis heureux? Voilà du merveilleux! Il y en a toujours dans ce qui occaſionne l'infidélité des femmes; car rien n'eſt à mon gré ſi ſingulier qu'une infidélité : un grand bruit vint arracher la Princeſſe au péril, & elle s'éveilla.

Le bruit qui avoit éveillé Melhoë ſi à propos, étoit l'ouvrage de Zinzolin. J'ai déja notifié à mon Lecteur que le rendez-vous où Arnolfils avoit appellé les cinq Muguétiens, leur avoit donné à tous un ridicule, qui fut d'autant plus cruel pour Zinzolin, nouvellement déchu du titre d'homme à la mode. Il crut que les ſeules faveurs de la Princeſſe d'Orbaſſan pouvoient le relever du mépris dans lequel il étoit tombé. Il

s'introduisit donc dans la chambre de la Princesse, par le secours d'un talisman qui rendoit invisible ; c'étoit le présent d'un coquin d'Enchanteur, homme à bonne fortune, & qui pour obliger Zinzolin, étoit mort ce jour-là même ; car tout dans mon histoire arrive à point nommé : voilà l'art, & je m'en estime un grand homme, quoique j'aie bien des émules. L'Enchanteur se trouvoit parent de Zinzolin, comme tous les fats le sont ; l'air de famille qu'on remarque en eux, ne permet pas de s'y méprendre. Il n'est donc pas étonnant que le Magicien fut mort par complaisance pour Zinzolin : celui-ci, se hâtant de faire usage du don de l'Enchanteur, s'étoit glissé dans la chambre de Melhoë.

Lorsqu'il l'avoit cru endormie, il voulut s'approcher du lit de la Princesse, on s'égare dans l'obscurité,

Zin-

Zinzolin avoit renversé tout ce qui s'étoit trouvé sur ses pas. Ce bruit éveilla la Princesse, d'abord effrayée de sentir auprès d'elle un meuble qui ne devoit pas y être, Melhoë avoit fait un cri en prononçant le nom de Neraïr. L'arrivée du Prince & des lumiéres avoient été les suites des erreurs du fripon à bonne fortune, qui toujours occupé par la vanité, dès qu'il se fut reconnu, se précipita dans les bras de Melhoë, afin d'offrir à l'univers le spectacle pompeux d'un homme bien traité. Norsamis & Zinzolin avoient été les premiers objets, & peut-être les seuls qui frapperent Neraïr.

Melhoë s'étoit emportée contre Norsamis, qu'elle avoit cru vertueux; il protesta qu'il ignoroit pourquoi il se trouvoit à une place qu'il auroit désiré de voir au goût de la Princesse. Pour Zinzolin, s'armant de toute l'intrépidité d'un *ex*-hom-

me à la mode, il avoit proteſté que ce n'étoit nullement ſa faute, ſi ce rendez-vous donné par la Princeſſe réuſſiſſoit ſi mal. Terraſſée par cet excès d'impudence, elle avoit levé les mains au Ciel, dont elle implora l'appui.

Dans le moment la chambre de la Princeſſe s'étoit trouvée remplie d'une partie de ſa ſuite. Norſamis avoit quitté la partie; on s'étoit ſaiſi de la perſonne de Zinzolin: en vain à la faveur de ſon taliſman il avoit tenté de s'échapper. Serré par des bras nerveux, en cérémonie on l'avoit mis dehors par les épaules.

Les portes du Palais avoient été ſur le champ fermées, & Melhoë s'étoit levée, ne voulant plus courir de pareils riſques. A l'inſtant même Diligente, la Fée protectrice des Rois d'Orbaſſan, s'étoit montrée à la Princeſſe, & lui avoit appris par quel moyen les deux Muguétiens

s'étoient trouvés dans ſa chambre, & ſur le champ Diligente l'avoit tranſportée dans le Temple de la Fidélité, en aſſurant la Princeſſe qu'elle reverroit un jour le Prince de Zinzinard. Tel fut à peu près le récit que Melhoë fit à Neraïr.

Ce ſeroit un crime aſſurément de douter de tout ce que vous m'apprenez, répondit le Prince à Melhoë, lorſqu'elle eût achevé de parler ; mais je ne puis ajuſter dans ma tête le diſcours de Diligente avec celui que la Fée des Lunettes me tint au moment que je fus frappé de tant d'objets d'horreur, dont le ſouvenir me fait encore frémir. Où cette vieille fole avoit-elle donc pris que vous étiez perdue pour moi ? Il étoit juſte que le Prince contât ſes avantures, & il s'en aquitta.

CHAPITRE XII.

Pierre de touche.

NEraïr finiſſoit ſon récit quand un bruiſſement ſe fit entendre dans les airs ; c'étoit Diligente, dont le char s'abattit à leurs pieds. Après avoir embraſſé les deux Amans fidéles, la Fée les fit monter dans ſon char, où ils s'aſſirent à côté d'elle, & à l'inſtant ils revirent le Palais de Muguetia, où la Fée les laiſſa.

A la nouvelle de leur retour tous les ordres de l'Etat furent aſſemblés dans le Temple, ainſi que c'étoit l'uſage en pareille occaſion : alors on tira d'une vieille armoire le Livre vermoulu, qui contenoit les loix des épreuves.

Le Grand-Prêtre n'étoit rien moins que ſavant ; quand il eût épelé ſa leçon, il parut avec l'anneau en-

chanté, c'étoit la derniére épreuve, & celle qui découvroit la vérité des autres : l'anneau fut remis à la Princeſſe.

Lorſqu'elle ôta du doigt de Neraïr la bague que Grelotine lui avoit donnée, quand cette Fée emprunta la reſſemblance de Naſillonne, Neraïr ne ſe trouva plus, celui qui avoit pris ſa place étoit d'une beauté raviſſante : Melhoë redemanda ſon Prince ; cette demande faiſoit honneur, & à la vertu de Melhoë, & au mérite de Neraïr. Les douze vieillards répondirent qu'il étoit à côté d'elle ; les Dames de la Princeſſe ſoutinrent le contraire. Il y eut là une diſpute, où les fauſſets féminins triompherent des baſſes maſculines.

Le Diable étoit en l'air, la Fée des Lunettes tomba à ſa place, elle parut appuyée ſur un bâton, & portant avec dignité ſes grandes lunettes de cérémonie : où en auroit-on

été si elle les eût oubliées ? La vieille Fée, avec la meilleure envie de secourir le Prince pendant ses malheurs, avoit perdu, à chercher dans les quatre coins de l'univers, ses lunettes volées par Grelotine, tout le tems que Neraïr avoit couru comme un vagabond. Enfin, renonçant à sa recherche, elle arrivoit à Muguetia, un peu tard à la vérité, & cela, parce que le verre de ses nouvelles lunettes n'étoit pas plus net que celui des anciennes.

J'entens bien du bruit, dit la Fée en nasillant : qu'y a-t'il donc, mes enfans ? On lui exposa le fait. Vous avez tort, dit la Fée à la Princesse, Neraïr est à côté de vous. Melhoë se rendit, croyant avoir mal vu ; mais les Dames d'honneur, qui avoient eu le tems de reprendre haleine pendant le propos de la Fée, lui conseillerent en ricanant, de nettoyer le verre de ses lunettes. Elle ne de-

mandoit pas mieux : enſuite les divines lunettes, qui valoiént un Oracle, prononcerent qu'on voyoit le Prince de Zinzinard.

On alloit appeller de leur jugement, lorſque la Fée, regardant par hazard la main de Melhoë, fut frappée par la bague du Prince. Elle y voyoit des caractéres magiques, qui, viſibles & liſibles pour les ſeules Fées, lui apprirent que la bague étoit enchantée : Naſillonne penſoit que c'étoit l'anneau des épreuves, on la détrompa.

La Fée, conſidérant l'anneau avec plus d'attention, vit, à n'en pouvoir douter, qu'il étoit la cauſe de tout le divorce. Pour le prouver, par le conſeil de la Fée, Melhoë tenant la main du Prince, lui remit ſa bague, & il reprit ſa figure d'emprunt, qu'il ſe hâta de quitter. Le marché tint, & Melhoë vouloit bien ſe conſoler de la perte d'un

Boſſu, par l'aquiſition d'un Prince charmant.

Toutes les propriétés de l'anneau furent alors expliquées ; Neraïr fit une grande révérence à Naſillonne, & la remercia du préſent qu'elle lui avoit fait. La vieille Fée s'en défendit. Il raconta comment la Fée lui avoit apparu ; alors elle éclata d'un rire naſillard, & pour rire plus à ſon aiſe, elle ôta ſes lunettes, qu'elle tenoit en l'air, & regardant toujours le Prince, elle voyoit qu'elle ne voyoit rien : pour ne pas laiſſer ſa réputation plus long-tems en ſouffrance, elle prit le livre de la deſtinée de Neraïr, & vit très-poſitivement que ce mauvais tour venoit de la part de Grelotine.

Le Prince, piqué de ce qu'on l'avoit mis au riſque de ne jamais plaire à Melhoë, avec la figure ridicule dont on l'avoit gratifié ſans doute, dit à Naſillonne que Grelotine avoit

pris votre reſſemblance, pour m'aſſurer en certaine occaſion que la Princeſſe m'étoit infidéle. Nous allons voir, répondit la Fée qui ſe ſentoit coupable : elle fit alors ſemblant de lire dans ſon livre. Oui, répondit-elle, en le refermant preſqu'auſſitôt, c'eſt encore Grelotine. Dieu ſoit loué! repliqua Neraïr; mais voilà une méchante créature.

On fit l'épreuve de l'anneau, qui fut à la gloire de la Princeſſe : en ce moment le voile qui offuſquoit les yeux de Léonée & d'Harmanide tomba, & ils s'embraſſerent en pleurant d'une joie mêlée du regret d'avoir été injuſtes à l'égard l'un de l'autre.

CHAPITRE XIII.

Révolution générale. Origines.

TOut fut alors bouleversé dans la nature : Vantima se présenta avec un visage moisi ; il fit sa révérence au Prince, ses remercimens à la Princesse, tira une seconde révérence, & disparut. Sa femme partit cul par-dessus tête pour l'autre monde. Le soleil, qui jusqu'à ce moment avoit constanment tourné autour de la terre, d'étonnement resta *sot* à sa place, & par un effet contraire la terre se mit à tourner comme une boule qu'elle est ; les étoiles devinrent fixes, & les planettes s'enroulent encore : c'est à un événement aussi extraordinaire que l'on doit le changement arrivé dans la marche des astres ; le Savant, qui se donne pour l'Auteur de cette découverte,

l'avoit trouvée dans l'hiſtoire de Zinzinard : la belle merveille qu'il ait ſu lire !

Norſâmis ne vit point tous ces prodiges, il étoit mort d'amour pendant l'abſence de la Princeſſe ; ce genre de mort valant pour les Muguétiens l'apparition d'une cométe, devoit leur annoncer de grands malheurs. Zinzolin fut transformé en hibou, Fadel-ouk-kan en crapeau, Santomar en chauve-ſouris, toutes les médiſantes de Muguetia, je veux dire les femmes de mauvaiſe vie, en chouettes, Feramnés reſta ſot comme il étoit, on ne pouvoit lui faire pis, & c'eſt de lui que deſcendent tous les ſots répandus ſur la ſurface de la terre. Ah ! que je fais, que j'embellis de généalogies ; & le reſte des Muguétiens furent métamorphoſés en cette fleur d'une odeur fade, qui ayant retenu une partie de leur nom, eſt devenue le ſimbole des

Galans ridicules, & leur a donné leur nom.

Lorſque le couple heureux eut vu tous ces prodiges, Naſillonne leur offrit ſa voiture pour les mener à Orbaſſan : on accepta ſes offres aux conditions que Léonée & Harmanide y ſeroient reçus. Tout le monde avoit reconnu ſes torts, & la plus vive amitié avoit ſuccédé à l'injuſtice des ſoupçons : on pria auſſi la Fée de ſouffrir qu'à la place des limaçons, dont ſa voiture étoit toujours attelée, on y mit des paſſereaux, l'impatience des Amans s'accommodant mal de la lenteur majeſtueuſe des limaçons ; Neraïr prit les rênes du char, craignant que ſi on en laiſſoit la conduite à Naſillonne, avec ſes lunettes en *trio*, elle ne leur allât caſſer le nez contre la pointe de quelque clocher. On partit, & on arriva.

Chapitre XIV.

Consommation du Mariage de Zamaïs.

Le Roi vit avec plaisir sa fille & son gendre ; les nôces des Amans y furent célébrées avec une pompe royale, le mariage fait à Muguetia n'étant qu'en *détrempe ;* cette expression à laquelle on ne connoissoit pas une aussi illustre origine, ne la doit qu'à la fin des épreuves, & c'est depuis leur extinction que les filles qui se marient, n'importe à quel âge, sont toutes vierges.

Peu de jours après nos deux Epoux partirent pour Zinzinard. Ils y arriverent le matin ; ils trouverent le Roi riant avec ses Pages : la joie qui n'avoit jamais *habité* son visage, y paroissoit un peu ridicule ; à cela près il avoit de bonnes raisons pour être content, son enchantement ayant

fini avec les épreuves. On raconte que dans le transport de sa joie il fit un bond, les Courtisans, imitateurs capriolant à l'unisson, se prirent bientôt par la main, & ne cesserent de *gambader*, origine de la danse.

Pendant que l'on dansoit, l'heureux Zamaïs étoit allé communiquer à sa femme la bonne nouvelle qui l'avoit fait bondir; elle la reçut en personne bien née: depuis ce jour se piquant de bons procédés, elle promit de ne plus bâiller, & n'accoucha même plus. Le Roi méritoit bien tous ces égards, la Reine l'avoit trouvé tel qu'il étoit à quinze ans: l'Amant le plus fort n'aquitte que difficilement les dettes contractées par un Amant timide. Zamaïs cependant fit face à tous ses engagemens; il se crut même le Pere des enfans de sa femme, & Noramide ne l'en dissuada point.

Zamaïs & Noramide reçurent

leur Fils & leur Bru comme des Dieux tutélaires, & par reconnoiſſance le Roi devint preſqu'amoureux de la Princeſſe d'Orbaſſan.

A la requête de Naſillonne, Grélotine perdit ſon pouvoir de Fée, pour en avoir abuſé aux dépens de Neraïr & de Melhoë. Elle fut moins ſenſible à cette privation, qu'à la douleur de voir les deux Amans heureux, & Zamaïs rentré dans les fonctions de l'humanité : elle croyoit ſon enchantement éternel ; mais le deſtin qui ne ſe régloit point ſur ſes idées, avoit arrêté que tout enchantement finiroit, lorſqu'un mortel épouſeroit une vierge, & on ne pouvoit faire moins pour célébrer une telle merveille. La Fée, qui, quoique vierge, ne croyoit pas ce miracle poſſible, ne doit être rétablie que lorſqu'elle perdra ſa virginité : auſſi aſſure-t'on que depuis ce tems elle court le monde pour s'en

défaire ; mais Grelotine a aquis telle vertu, que sans le secours de la magie, son seul aspect rend impuissant. Voilà pourquoi il y en a tant dans le monde, la nature ne faisant rien d'imparfait.

Les deux Amans retournerent dans l'Isle de la Constance, où leur postérité regne encore. Le constant Neraïr & la fidéle Melhoë perdirent le souvenir de leurs peines dans les embrassemens d'un amour qui ne finit qu'avec leur vie : un même instant reçut leur dernier soupir.

FIN.

